Jean Philibert Dessaignes

frère de J. Bte

Confrère de l'Oratoire

Chevalier de la Légion d'honneur le 10 février 1820

Né au Puy, (Hte Loire), le 27 Xbre 1762

Mort à Vendôme, le 21 janvier 1832

Notes biographiques et bibliographiques

E. Bonnardet
pr. de l'Oratoire
Archiviste

R. BOUIS
PROFESSEUR HONORAIRE
2 bis, Rue des Cornillettes
41000 BLOIS

Blois ce 28 mars 1975.

R. 14 Avril 75.

Monsieur l'Archiviste.

Mr Delapierre de l'évêché de Blois qui compte parmi vos confrères de la rue de Vaugirard l'un de ses amis m'a conseillé de m'adresser à vous, en vue d'obtenir quelques précisions relatives à deux membres de votre ordre : (Jean Philibert Dessaignes et Lazare François Mareschal)
le premier natif du Puy en Velay (le 27 décembre 1762) entra de bonne heure à la Congrégation de l'Oratoire (7 novembre 1781); envoyé au collège de Vendôme il y fut successivement professeur puis directeur et eut, entre autres élèves, Decazes, Balzac, Dufaure.
Le second natif d'Orgelet (Jura) en 1770 vint à Vendôme en 1787. âgé seulement de 17 ans. Les deux hommes organisèrent, dans l'ancien collège des Oratoriens supprimé en 1792 un pensionnat qui devint par la suite l'école centrale puis le lycée.
Les dossiers de ces deux ex-oratoriens qui ont joué un rôle considérable à Vendôme tant pendant la Révolution que bien après conserveraient-ils trace 1°) pour Dessaignes

1 — non !

du fait qu'il fut ordonné sous-diacre par Grégoire l'évêque constitutionnel de Loir-et-Cher (en 1791 ou 1792) ;
2°) du bref de sécularisation à lui accordé par Mgr Caprara

légat a latere

en 1801 car Dessaignes avait antérieurement contracté mariage le 4 novembre 1794 ?

En ce qui concerne Mareschal (beau-frère de Dessaignes) posséderiez vous des renseignements précis portant sur l'existence de son bref de validation car lui aussi contracta mariage, et ce, le même jour que son ex-confrère.

Si éventuellement vous disposiez d'autres renseignements touchant ces deux hommes je vous serais infiniment obligé de bien avoir l'amabilité de m'en faire part.

Je vous prie de me vouloir agréer avec mes remerciements les plus sincères l'hommage de mes sentiments les meilleurs.

R. Bouis

Blois ce 28 mars 1975

P.S. Je me permets de vous signaler que j'ai l'intention de publier une lettre inédite d'un de vos confrères des Vertus à Grégoire, Charles Suffisant dit Repécaud qui devait devenir par la suite l'un des vicaires épiscopaux de Grégoire.

1)

R. BOUIS
2 bis, Rue des Cornillettes
41000 BLOIS

Blois ce 23 mai 1975.

4. 27. 3. 75

Monsieur Auvray.

Laissez-moi vous remercier des renseignements que vous avez bien voulu me communiquer si aimablement, le 14 avril dernier, relatifs à Jean Philibert Dessaignes et à Lazare Fois Mareschal. Ces deux oratoriens professeurs puis directeurs du collège de Vendôme jouèrent un rôle ~~...~~ politique important tant pendant la Révolution qu'après.

Je m'intéresse vivement à eux ainsi qu'un de mes amis vendômois qui leur est apparenté Mr le Docteur Dattin.

Suis-je me permettre de vous demander si vos archives, indépendamment de leurs ordinations et de la lettre de Dessaignes à Mgr Caprara ne possèderaient pas d'autres renseignements les concernant.

L'ordination de Dessaignes (sous diaconat) le 19 juin 1789, la permission, à lui, accordée, de recevoir le diaconat, le 26 mars 1790,

ont sans doute permis d'écrire ~~à~~
l'auteur de la notice consacrée à Dessaignes (Dictionnaire de Biographie Française. Fascicule LXI. Paris. Letouzey 1965) que ce dernier « dut avoir le projet de faire carrière dans le clergé constitutionnel ». Membre important de la Société des Amis de la Constitution de Vendôme il écrira, en 1791, « Des Droits et des Devoirs des Clubs... : Vendôme 1791. 1 volume in 8° »(1) qu'il communiqua à ses amis de la Société Populaire de Blois dont Grégoire assura à maintes reprises, la Présidence.

Je retrouve ultérieurement Dessaignes et Mareschal à la Société Populaire de leur ville ; ils y jouent un rôle important. (Présidence, Secrétariat.) .. Ils se marient le même jour, en 1794, avec les filles du notaire Renou.

2) Relevé de ses voeux par Mgr Caprara, légat a latere, le mariage religieux de Dessaignes fut célébré par un prêtre, un certain François Thoisnier qui allait devenir un des tenants les plus déterminés de la Petite Eglise à Vendôme (selon érudit local car les registres de catholicité de Vendôme ne sont pas, pour cette période, conservés à l'Évêché de Blois)

Thoisnier

Ultérieurement Dessaignes et Marschal devinrent successivement, sous la Restauration, maires de Vendôme.

Les A.N conservent une lettre de Dessaignes (1815) à son ex-confrère Fouché qu'il avait connu lors du passage de ce dernier au collège des oratoriens de Vendôme, peu avant la Révolution.

Je me suis permis de vous

signaler cela pour vous montrer l'intérêt qui s'attache à la connais-
-sance d'un homme intelligent certes mais aussi très opportuniste.
Si vous possédiez quelques autres documents susceptibles de m'appor-
-ter ~~des~~ nouveaux détails je vous en saurais infiniment gré.

Veuillez agréer, Monsieur Aurroy, l'expression de mes sentiments reconnaissants et très respectueux.

R. Bouis

1 Il s'agit en réalité d'une brochure de 34 pages imprimée non à Vendôme mais à Paris "L'an troisième de la Liberté — de l'Imprimerie de Champigny rue Haute-Feuille n°36". On vient de me la communiquer ~~hier~~ ce soir seulement. Elle émane d'un partisan de la Consti-
-tution de 1791 et de la Révolution mais hostile aux empiètements et aux excès des clubs..

Puis-je encore vous demander quelle est la plus récente étude consacrée à l'oratoire et aux oratoriens sous la Révolution.

Marquis de Rochambeau : Biographie Vendômoise, Paris, H. Champion, 1884 t. I, p 364-367 =

Jean Philibert Dessaignes est né au Puy (Hte Loire) le 27 X. 1762. Son père était fabricant de dentelles ; il avait une certaine fortune ; mais il avait aussi une famille nombreuse, 5 fils et 2 filles.

J. Ph. fit d'excellentes études et entra de bonne heure à l'Oratoire qui se vouait particulièrement à l'enseignement classique. Il professa la philosophie au collège de Vendôme jusqu'à la révolution de 1789. A cette époque les congrégations enseignantes ayant été dispersées, le collège des oratoriens de Vendôme devint l'Ecole centrale du département et Dessaignes y resta comme professeur. Ses qualités essentielles, comme savant et professeur, ne tardèrent pas à attirer sur lui l'attention et il fut appelé à Paris, comme élève de l'Ecole Normale supérieure, où il eut pour maîtres Berthollet, Monge et Lagrange. Il revint ensuite à Vendôme, s'y maria et obtint, avec son beau-frère Mareschal, l'autorisation d'ouvrir un pensionnat privé dans les bâtiments de l'ancien collège, qui étaient abandonnés.

Ils dirigèrent ce nouveau collège pendant 30 ans et leur entreprise fut couronnée du plus grand succès.

Parmi les élèves les plus distingués sortis de cette maison, nous citerons le duc Decazes, Balzac et Dufaure.

Dessaignes ne se borna pas à diriger le collège, il y enseigna tantôt la philosophie et tantôt les sciences physiques.

Le 5 avril 1809, l'Institut lui décerna le grand prix de 3000^{+} pour ses travaux sur la phosphorescence et ses causes.

A partir de cette époque, il s'occupa spécialement de l'électricité et on lui doit, entre autres, la découverte des phénomènes électriques qui résultent du contact de 2 métaux de nature identique et ne différant que par leur température. Ses travaux sur la physique ont paru, de 1809 à 1816, dans le journal de Lamétrie et dans les Annales de chimie et de physique. En voici la liste :

(1 Mémoires sur les phosphorescences, en extrait dans le Journal de physique, vol. LXVIII, p. 444 et vol. LXIX, p. 5.
Ce mémoire, qui a obtenu le grand prix de l'Institut, est publié in extenso dans les Mémoires de la classe des sciences physiques de l'Institut.

(2 Mémoire sur l'influence conductrice. Journal de physique, Vol LXIX p. 169

(3 Du pouvoir des pointes sur le fluide de la phosphorescence. Journal de physique, Vol LXX, p. 109.

(4 Sur la propriété phosphorescente rendue par l'électricité à des corps qui l'avaient perdue. Journal de physique vol. LXXI, p. 67.

5 – Sur quelques phénomènes de phosphorescence par insolation. Journal de physique, Vol. LXXI, p. 353.

6 – Sur la propriété lumineuse de tous les corps de la nature par la compression. Ibid, vol LXXIII p. 41

7 – Mémoire sur l'origine et la génération du pouvoir électrique tant dans le frottement que dans la pile de Volta. (Ibid, vol LXXIII p. 230.

8 – Sur l'origine et la génération du pouvoir électrique. Ibid LXXIII p. 417

9 – Mémoire sur la phosphorescence par collision. Ibid LXXIV p. 101 et 173.

10 – Note sur la phosphorescence des gaz comprimés, Ibid LXVII p. 326

11 – Mémoire relatif à l'influence de l'air sur le pouvoir électrique, Ibid LXXVIII, p. 207

12 – Mémoire relatif à l'influence de la température des pressions mécaniques et du principe humide sur la génération du pouvoir électrique et sur la nature positive ou négative de l'électricité. Ibid LXXXII p. 360 et 413 et Annales de Chimie et de physique II, p. 59.

13 – Phénomène de répulsion et d'attraction sans électricité. Ibid LXXXIII, 5

14 – Mémoire relatif à l'influence de la température et des pressions mécaniques sur l'intensité du pouvoir électrique des métaux et sur le changement de nature de leur électricité. Ibid LXXXIII, 194.

15 – Recherches sur l'action galvanique, Ibid LXXXIII 415 et Annales de chimie et physique III, 418

16 – En 1818 il conçut le plan d'un ouvrage dans lequel serait exposé l'ensemble des phénomènes moraux de l'homme, sensations, instincts, sentiments, passions, opérations de l'entendement, en les rattachant aux modifications physiques du système nerveux qui les accompagnent, telles que l'état de la physiologie à cette époque permettait de les connaître. Cet ouvrage a été terminé peu de temps avant sa mort. Il a été publié en 1881 par ses fils : Études sur l'homme moral fondées sur les rapports de ses facultés avec son organisation. Trois in 4, Paris Delalain

17 – Sur les droits et les devoirs des clubs par M. Dessaignes, de l'Oratoire, membre des amis de la constitution de Vendôme. Vendôme, Soudry, 1791, brochure 34 p in 8. Cette brochure est à la bibl. de Vendôme

Il est mort le 21 janvier 1832. Il était chevalier de la Légion d'honneur

Robinet : Dict. de la Révolution I, p. 630

Jean Philibert Dessaignes, directeur de collège et homme politique

Né au Puy (Hte Loire) 27 X 1762 de Balthazard Dessaignes et Suzanne Mazet

Mort à Vendôme le 21 janvier 1832

fut d'abord oratorien et devint directeur du collège de Vendôme

Il fut élu en 1811 candidat au corps législatif sans être appelé à y siéger

---

Quérard : La France littéraire, Paris, Didot, 1828, T. II p. 535 =

Dessaignes, chimiste : On trouve dans le Journal des Mines :

- Précis d'un mémoire sur la phosphorescence (T. XXVII, 1810)
- Expériences qui constatent la propriété phosphorescente de l'eau (T. XXVIII, 1810)
- Extrait d'une lettre à M. J. C. de la Métherie sur la phosphorescence des gaz comprimés (XXXV, 1814)
- Mémoire sur la phosphorescence par collision, lu à l'Institut en 1810 (Ibid.

---

3. avril 37

101, rue du Bac, VII

Mon Révérend Père,

Je m'aperçois que j'aurais dû étudier d'un peu plus près la brochure que vous avez bien voulu me communiquer sur la famille Dessaignes.

Si je ne reçois pas avis

contraire de votre part, j'irai mercredi vers 10h, à la Sacristie de Saint Eustache. Je vous apporterai ma fiche sur Mareschal, "prêtre." Il y a là une petite énigme. (Si j'avais un empêchement, je viendrais vers 9h)

Bonhoure (p. 340) cite les "Principes d'Orthographe" comme étant de Lazare-François : 1ère édition 1798 ; 2e édit : 1805.

Or sur le faux-titre et le titre de ce livre, j'ai lu = Principes d'orthographe, seconde édition revue et augmentée par l'auteur, par M. C. F. D. Mareschal, Prêtre, ci-devant de l'Oratoire, A Vendôme, an XIII, 1805, même éditeur.

Pourquoi ces lettres C. F. D. ? –

Je pense n'être pas indiscret en recourant à vos lumières et vous prie d'agréer, mon Révérend Père, l'expression de mes respectueux sentiments

Philippe Bertault
pr.

101, rue du Bac. VII.

Le 8 juin 37

Mon Révérend Père,

Je suis tellement accablé par matières que je prends la permission de recourir à votre dévouement. On ne recueille jamais assez de notes... Je me rappelle avoir lu, dans l'étude consacrée à Dessaignes, par le Dr Ribemont-Dessaignes, annexée à votre dossier, que J.-Philib. Dessaignes reçut une médaille d'or — ou une distinction, de l'École Médecine, ou de l'Académie de Médecine de Tours. ~~Nous~~ n'ai pas retranscrit ce détail, lorsque vous m'avez si aimablement

ouvert votre dossier. Auriez-

vous l'extrême bonté de la

recopier pour moi et de me l'envoyer.
avec la référence ; ce sont quelques lignes.
J'ai tellement à faire avec cette

masse qui me pèse sur les épaules,

que j'évite la moindre perte de temps.

Veuillez m'excuser, mon

Révérend Père, de recourir

ainsi à votre charité, et

agréer, je vous prie, l'expression

de mes sentiments respectueux

et reconnaissants

Philippe Bertault

pr.

Le 1 avril 1937

101, RUE DU BAC, VIIe

Mon Révérend Père,

Je vous remercie d'abord de votre très aimable accueil, de votre obligeance doublement confraternelle dans le signe du sacerdoce et de l'étude, et de votre confiance.

Je me hâte de vous communiquer ce renseignement. Un de mes amis agrégés, qui professait au Lycée de Vendôme, il y a quelque 12 ans, m'avait apporté plusieurs livres de la Bibliothèque du Collège, entre autres = Principes d'orthographe.

Seconde édition
revue et augmentée par l'Auteur,
par M. C. F. D. Mareschal
Prêtre, ci-devant de l'Oratoire.

A Vendôme,
de l'Imprimerie de Morard-Colas
An XIII, 1805

J'avais recopié textuellement et attentivement ce titre. (Bonhoure, p. 340, confirme que Mareschall est l'auteur de ce livre.) S'il était exact, il n'y aurait pas de doute. Mais l'est-il ?..... cette mention de "Prêtre", veux-je dire, l'est-elle ?

Puis-je vous demander de ne pas communiquer ce détail, avant l'impression de ma thèse ? à moins que vos recherches ne le confirment. Alors, je n'en serai plus détenteur.

Je crois aussi découvrir une légère inexactitude dans la liste des ouvrages des P. Lefebvre. L'Egypte, épode héroïque, aurait pour auteur un autre Lefebvre, poète "impérial" qui a commis d'autres poèmes en l'honneur de Napoléon. C'est un ami qui prépare son agrégation d'histoire, qui appelle mon attention là-dessus. Je contrôlerai de plus près.

et vous communiquerai ma conclusion.

J'implore vos lumières, mon Révérend Père, pour me renseigner sur le Manuel d'Instruction religieuse en usage dans vos collèges à la veille de la Révolution. Pour moi, j'opine qu'à Vendôme on dit à partir de 1806, user du Catéchisme Impérial. Si par hasard, vous possédez ce livre "Catéchisme Impérial", dans la Bibliothèque de Paris (Oratoire), je vous demanderai de le consulter. Il m'a été impossible de l'avoir à la B. Nationale.

Je vous prie d'agréer, mon Révérend Père, l'expression de ma respectueuse reconnaissance

Philippe Bertault

pr. /

P.-S. Dès que vous aurez quelque confirmation de la prêtrise de Mareschal et du sous-diaconat de Bassaignes, vous serez très aimable de me le faire savoir et j'irai vous trouver.

Le Confrère Jean Philibert Dessaignes

M. M. 617, page 178 = Le Confrère Jean Philibert Dessagnes (sic), laïc, né le 27 Novembre 1762 au Puy en Velay, de feu Mr Balthazard Dessagnes, négociant au Puy et de feue Suzanne Mazet, ayant fait ses humanités et sa philosophie au Puy, entré à Paris le 7 Novembre 1781, admis le 16.

M. M. 613, page 196, N 776 = Jean Philibert Dessagnes, né au Puy en Velay le 27 Novembre 1762, reçu le 16 Novembre 1781 à Paris

Liste de 1788-89 = à Vendôme, suppléant de pension

Liste d'avril 1790 = à Vendôme, philosophe, il a 27 ans ½, entré en Nov. 1781. (Liste dressée pour pouvoir délivrer les titres à la pension que l'Etat s'engageait à payer.)

M. M. 592, Registre des délibérations du Conseil.

Vendredi 16 Nov. 1781	« M. Jean Philibert Dessagnes admis à l'Institution de Paris au nombre de nos confrères. »
Mercredi 30 oct. 1782	ira à Montmorency étudier en théologie 1e année.
oct. 1783	" " " 2e année.
Lundi 4 oct. 1784	ira de Montmorency à Vendôme pour la pension.
Lundi 28 février 1785	permis de recevoir la tonsure et les 4 moindres. (Ce qui n'eut pas lieu)
octobre 1785	il est nommé préfet de pension.
lundi 27 mars 1786	Sur les bons rapports des Pères de Vendôme il est admis dans la Congrégation.

octobre 1786 – il est suppléant de pension (On voulait lui permettre de préparer la prêtrise et une classe de philo.)

4 Xbre 1786 – Permis de se présenter à la Tonsure (Ce qui fut fait)

12 Mars 1787 – Permis de se présenter pour les 4 Moindres (Ce qui n'eut pas lieu)

Vendredi 12 oct. 1787 – Permission de se rendre à Paris. (Le R.P. Moisset voulait-il obtenir de lui l'explication de ses hésitations et de ses refus?)

octobre 1787 – à Vendôme, régent de 3e.

19 mai 1788 – Le Conf Jean Philippe Dessagnes de Vendôme a reçu les 4 Moindres.

octobre 1788 – à Vendôme, suppléant de pension (Pour achever la préparation de sa classe de philosophie)

vendredi 19 juin 1789 – Le Conf. J. Phil. Dessagnes a été ordonné sous-diacre la veille de Pâques.

octobre 1789 – Régent de philosophie.

26 mars 1790 – Permis au Conf. Jean Phil. Dessaignes de Vendôme de recevoir le diaconat.
L'a-t-il reçu? Les évènements l'ont-ils permis? Les registres sont clôturés en avril 1790.

Voir : = G. Bonhoure : Le collège et le Lycée de Vendôme. Vendôme et Paris, 1912 gr. in 8

de Rochambeau : Biographie Vendômoise, p. 364.

La notice biographique en tête des Etudes de l'homme moral

Ribemont Dessaignes = Bulletin de la soc. arch. 3e trimestre 1910.

id. ibid. T. LXVIII, 1929, pages 22-29

id. ibid. T. LXIX, 1930, p. 43-98.

id ibid 1910 p. 112 article intitulé:

Quelques documents pouvant servir à l'histoire de la maison d'éducation dirigée par Mrs Mareschal et Dessaignes

G. Bonhoure = Le collège et le Lycée de Vendôme. Vendôme, Launay et Paris, Picard, 1912.

p. 93 = signe la pétition réclamant un subside pour l'achat de nouveaux vêtements.

p. 133 = préfet de pension, régent de 3e, (1788) philosophe (1790.92)

p. 224 = 12 Nov. 1792, touche 1800# comme philosophe

p. 240 = 29 sept 1795, collège réorganisé, nommé préfet

p. 242 = Elève de l'Ecole Normale.

p. 254 L'Ecole Centrale ouverte le 17 thermidor an IV, Dessaignes membre du jury d'instruction

p. 269 avec Maréchal organise son pensionnat

p. 275 1 mai 1802 le collège dirigé par Mareschal et Dessaignes

p. 338 Après tout ce que nous avons dit déjà de Dessaignes au cours de cette étude, il nous reste bien peu de choses à ajouter.

Jean Philibert Dessaignes était né au Puy (Hte Loire) le 27 Xbre 1762. Arrivé à Vendôme en 1781, comme confrère de la Cong. de l'Oratoire, il ne devait plus quitter cette ville: Il y laissa en mourant, la réputation d'un véritable savant, d'un professeur et d'un administrateur émérites et une très honorable famille devenue l'une des meilleures du pays et dont le nom s'est perpétué jusqu'à ce jour.

Outre ses travaux sur la physique, qui ont paru de 1809 à 1816 dans le Journal de Lamettrie et dans les Annales de Chimie et de Physique, Dessaignes a laissé un ouvrage, achevé très peu de temps avant sa mort et que ses trois fils ont publié en 1881 intitulé: Etudes de l'homme moral fondées sur les rapports de ses facultés avec son organisation. En 1791 il avait publié une brochure, dont voici le titre complet: Des droits et des devoirs des clubs, par M. Dessaignes, de l'Oratoire. Membres des amis de la Constitution de Vendôme Paris, 1791

Balthazard Dessaignes, négociant au Puy

et Suzanne Mazet

7 enfants

Un fils	Jean Philibert	Un fils	Une fille	Jean Bte	Une fille	Un fils
	né le 27 X 1762 de l'Oratoire marié le 4 Nov. 1794 à Renou + en janvier 187x 32			né le 9 X 1768 entré à l'Oratoire		Jean Antoine chef d'escadrons au 1 rég. cuirassiers + à Courtiras le 22 avril 1823

Jean Philibert : 4 fils

Octave	Léon	Victor	Philibert
né en 1795 docteur en médecine + à Vendôme le 21 janvier 1883	né en 1796 notaire à Paris + près de Vendôme en 1863	né le 30 X 1800 avocat, médecin, receveur municipal chimiste + le 4 janvier 1885	né en 1805 notaire à Paris député mort en 1898

Philibert :

Lieut. du génie	Un fils	Un 3 fils
+ en Italie en 1859	+ en 1860	Une fille morte jeune

M.M. 616, p. 41 N. 283 =

Le Conf. Jean Philibert Dessagnes, laïc, né au Puy en Velay 27 Nov. 1762
fils de feu Balthazard Dessagnes, négociant et de feue Suzanne Mazé
humanités et philosophie au Puy
entré à Paris le 7, admis le 16 Nov. 1781
400# pension

M. 228 B Jean Philippe Dessaignes

11 janvier 1782 = Bon enfant, laborieux, sage, dispositions ordinaires

10 mai 1782 = " " " " communes

6 sept 1782 = " " " dispositions au dessus

Du commun - Théologie à Montmorency

Jean Philibert Dessaignes 9

ex oratorien

Né au Puy (Hte Loire) 27 X 1762

Elève de l'Ecole Normale

préfet du collège de Vendôme, puis directeur

mort à Vendôme 21 janvier 1832

pas de dossier

Dessaignes

AF IV 1911 Lettre au cardinal Caprara, Vendôme, 22 frimaire an X

J'ai été membre de la congrégation de l'Oratoire (ce corps, comme vous savez, voué à l'Instruction publique ne faisait aucun voeu.) Dominé de bonne heure par un goût dominant pour les sciences, j'étais décidé à poursuivre la carrière de l'enseignement sans entrer dans l'état ecclésiastique. Mais il fallut céder aux vives instances de mes supérieurs et je fus fait sous-diacre en 1789. A cette époque, j'entrevis les déchirements qui menaçaient l'Eglise et je ne voulus plus dès lors m'engager plus avant. Les évènements de la Révolution ont été bien au-delà de ma prévoyance et ont mis en défaut toutes mes spéculations. Les corporations enseignantes détruites, l'Eglise mutilée ou proscrite, ne m'offrant plus aucune ressource, j'ai cru devoir chercher dans le mariage le moyen de me soustraire à la fois au besoin et à la persécution. C'est ce que j'ai fait en 1794, me réservant toutefois de réclamer auprès du Saint Père des dispenses, quand il en serait temps.

Le moment heureux est arrivé. Je vous prie donc, Monseigneur, de vouloir m'obtenir du chef suprême de l'Eglise, auquel je suis toujours resté attaché de coeur, les dispenses nécessaires pour me dégager du sous-diaconat et donner à mon mariage le caractère que la religion seule peut lui imprimer.

Je dirige l'éducation de près de 300 élèves. Vous sentez que cette jeunesse intéressante ne pourrait suivre librement le culte catholique si son chef n'était réconcilié avec l'Eglise

Je suis, en attendant le succès de ma demande, Monseigneur, de votre Eminence le très humble et très obéissant serviteur. Dessaignes, directeur du pensionnat de Vendôme

Bulletin de la Société archéologique, scientifique et littéraire du Vendômois tome LXVIII
1929

LA FAMILLE DESSAIGNES

par M. le Pr Ribemont-Dessaignes
Membre de l'Académie de Médecine

Jean-Philibert Dessaignes est né au Puy (Haute-Loire), le 27 décembre 1762.

Son père, fabricant de dentelles, jouissait d'une honnête aisance, sans plus. Il avait élevé 7 enfants, 5 fils et 2 filles.

Jean-Philibert n'était pas l'aîné ; il dut donc, en raison du droit d'aînesse, chercher à se créer une situation.

Il avait fait de bonnes études classiques. Il se voua à l'instruction, et entra à la congrégation de l'Oratoire.

Envoyé à Vendôme au collège de César, dirigé par les oratoriens, il y enseigna, bien que très jeune, la philosophie. Lorsque la Révolution eut aboli les congrégations enseignantes, le collège fut transformé en École centrale départementale. Jean-Philibert Dessaignes y demeura professeur, et fut en cette qualité, envoyé à Paris comme élève de la grande École normale que la Convention venait de créer.

Pendant une année il y reçut les leçons des Berthollet, des Lagrange, des Monge. Revenu à Vendôme, il se maria à l'une des filles du notaire Renou, en même temps qu'une autre des filles du même tabellion épousait un camarade et collègue de Dessaignes : Mareschal.

En 1795, il obtint de la municipalité l'autorisation d'ouvrir un pensionnat privé dans les bâtiments de l'ancien collège de l'Oratoire, abandonnés de l'École centrale et inoccupés.

Pendant trente années les deux beaux-frères dirigèrent ce nouveau collège avec un succès on peut dire

mondial, car ils y reçurent plus d'un élève venant du Nouveau Monde.

On sait qu'ils eurent entre autres Decazes, Dufour et Balzac comme élèves. Jean-Philibert Dessaignes ne se borna pas à diriger le nouveau collège. Il fit métier de professeur, enseignant tantôt la philosophie, tantôt les sciences physiques.

L'Institut ayant proposé comme sujet de grand prix, *l'Etude de la phosphorescence et de ses causes*, J.-Ph. Dessaignes entreprit des expériences qui durèrent deux ans. Son mémoire rapporté par Berthollet, fut jugé digne du grand prix de 3.000 francs que la classe des Sciences mathématiques lui décerna en séance publique, le 5 avril 1809.

A partir de ce moment, l'électricité, science alors toute nouvelle, le passionne, et occupe ses loisirs.

On lui doit entre autres choses nouvelles, l'étude des phénomènes électriques qui résultent du contact de deux métaux de nature identique, et ne différant que par leur température.

De nombreux mémoires signés de lui furent publiés par *le Journal de Lamettrie*, de 1809 à 1816.

Il avait été guidé dans ces recherches par cette idée, que les phénomènes différents : chaleur, lumière, électricité, magnétisme, ne sont que des manifestations diverses d'un même fluide éthéré, animé de mouvements différents. Aujourd'hui on exprime la même vérité en disant différence de longueur d'ondes.

Quand on se rémémore ce que dit Louis Lambert sur ce sujet, on ne peut s'empêcher de penser qu'en faisant parler son héros, Balzac se souvenait de ce qu'il avait entendu professer à Vendôme.

Dès 1810-1812, il avait *utilisé* l'électricité en installant, dans le collège, un télégraphe dont le fonctionnement était basé sur la transmission à distance du mouvement des feuilles d'or d'un électroscope.

Cet appareil existait et fonctionnait encore en 1825-1828.

Émilien Renou m'a dit l'avoir vu à cette époque encore fonctionner.

En 1818, il conçut le plan d'un ouvrage dans lequel il se proposait d'étudier l'ensemble des phénomènes moraux de l'homme (1), en les rattachant aux modifications physiques du système nerveux qui les accompagnent telles que l'état de la physiologie, à cette époque, permettait de les connaître. Il savait suffisamment d'anatomie et de physiologie pour mener à bien son entreprise. Il y travailla presque jusqu'à la fin de sa vie.

Il mourut le 21 janvier 1832.

Ses travaux appréciés des savants de son temps, lui avaient mérité d'être nommé membre correspondant de la Société philomatique dont Geoffroy Saint-Hilaire était président et Ampère secrétaire (15 décembre 1810).

Il avait été fait chevalier de la Légion d'honneur, le 10 février 1820.

Un de ses frères Jean-Antoine a passé les dernières années de sa vie à Courtiras, près Vendôme. Il avait servi et fait toutes les campagnes de Napoléon Ier.

Il fut cornette blanche au 1er régiment de cuirassiers, c'est-à-dire porte-étendard. Il fit comme capitaine, la retraite de Russie et ramena avec lui son ordonnance, ses trois chevaux et la caisse du régiment, ce dont il fut largement félicité.

Décoré de la Légion d'honneur et d'autres ordres, il reçut également un sabre d'honneur en récompense de sa belle conduite.

Après la chute de l'Empire, il resta dans l'armée, fut fait officier de la Légion d'honneur et chevalier de Saint-Louis. Il était en 1815 premier chef d'escadrons au 1er régiment de cuirassiers en cantonnement à Loches et, à la fin de cette année, son frère Jean-Philibert, sur un registre à ce destiné, faisait à la mairie la déclaration que le chef d'escadrons « fixait son domicile à Vendôme,

---

(1) *Études de l'homme moral fondées sur les rapports de ses facultés avec son organisation.* Paris, Delalain 1881.

dans le cas où il obtiendrait sa retraite ». Le maire rappelle cette demande sur une feuille de papier timbré et ajoute « qu'il se fait un plaisir et un devoir de déclarer que M. Dessaignes lui est connu d'une manière si avantageuse pour sa moralité, ses opinions excellentes, ainsi que son dévouement au Roy, qu'il sera accueilli avec empressement dans cette commune ».

La pièce est datée du 2 décembre 1815 et signée Josse Boisbercy.

Sur la même feuille, le sous-préfet, le vicomte de Beaumont, écrivait le 3 novembre 1815 que : « Quoiqu'il n'ait pas l'honneur de connaître particulièrement M. Dessaignes, chef d'escadrons du 1er de cuirassiers, d'après la bonne réputation dont jouit, dans cette ville, cet officier supérieur, ainsi que toute la famille à laquelle il appartient, il serait très flatté de l'y voir résider. »

Grâce à ce double certificat, Jean Antoine put, sa retraite obtenue, venir habiter Courtiras. C'est là qu'il mourût le 22 avril 1823.

Jean-Philibert eut quatre fils : *Octave*, *Léon*, *Victor* et *Philibert*.

Tous les quatre firent leurs humanités au collège de Vendôme.

1° *Octave*, né en 1795, fit à Paris des études médicales, fut docteur, mais n'exerça que fort peu.

Il n'a pas d'histoire.

Il vint après la mort de sa mère (janvier 1871), habiter l'hôtel du Saillant, où il mourut le 21 janvier 1883 ;

2° *Léon*, né en 1796, fut d'abord notaire à Paris, mais abandonna la carrière pour entrer dans l'administration.

Il était devenu directeur du personnel au ministère de l'Intérieur, lorsqu'il prit sa retraite.

Il vint terminer ses jours au Temple, près de Vendôme, en 1863.

Lui non plus n'a pas d'histoire ;

3° *Victor*. — Il n'en est pas de même du troisième

fils de Jean-Philibert Dessaignes, né le 30 décembre 1800. Des quatre fils de l'ancien directeur du Collège, c'est le seul qui ait laissé sa trace dans la science.

Il avait la même intellectualité que son père.

Licencié en droit, avocat, il étudie ensuite la médecine et le 30 juillet 1835, il soutient devant un jury, présidé par Orfila, une thèse remarquable sur cette question : *Les corps analogues par leurs propriétés chimiques se ressemblent-ils par les modifications qu'ils apportent aux organes et aux animaux vivants* ?

Le jury inventa pour manifester sa satisfaction, un qualificatif inédit pour la mention à attribuer à la thèse. Il se déclara *très parfaitement satisfait*.

La mention habituelle, la meilleure comporte seulement le *parfaitement* (1).

Ayant ainsi brillamment conquis son diplôme, dont il ne devait jamais tirer parti (la vue du sang lui était intolérable), il revient à Vendôme et pour se marier, demande et obtient la modeste fonction de receveur municipal. Il l'exerca jusqu'en 1871, et ne s'en démit qu'après le départ des Allemands.

Il occupe les loisirs que lui laisse son travail de bureau à s'initier à la technique des opérations qui sont indispensables aux chimistes, et, avec ses modestes ressources, se crée un très misérable et inconfortable laboratoire.

Si insuffisant que soit son outillage, il lui permet de se lancer dans les recherches personnelles et dès 1846, il envoie à l'Institut les résultats de ses travaux qui, bien qu'exécutés dans les conditions moins favorables à leur succès, lui valurent d'être placé par les Balard, les Dumas, les Berthelot, les Pasteur, etc., au premier rang des chimistes de son siècle. Présenté en 3e ligne en 1856, en 2e ligne en 1863 comme candidat, au titre de membre correspondant de l'Institut, il était enfin présenté en 1re ligne en 1869, et nommé par 35 voix

(1) Les mentions sont : médiocre, assez bien, bien, très, extrêmement ou parfaitement.

sur 38 votants. En 1885, il n'y avait que trois correspondants français : M. Dessaignes (1869), Lecoq de Boisbaudran, 1879, Chancel, 1880. En 1859 il avait été admis comme membre de la Société chimique de Paris.

En 1861, l'Institut ayant à distribuer le prix fondé par Jecker pour encourager les travaux de chimie organique, partagea ce prix entre V. Dessaignes et Berthelot.

Cette même année, la Société des Sciences naturelles de Cherbourg le nommait, à l'unanimité, membre correspondant.

Le 14 août 1863, l'Institut proposait au Gouvernement sa nomination dans la Légion d'honneur.

En 1865 enfin, un grand honneur lui vint d'Angleterre. Il fut nommé membre étranger de la Société chimique de Londres, à l'*unanimité*. C'est là une distinction rare entre toutes, car il ne peut y avoir plus de 40 membres étrangers pour le monde entier. En 1881, il n'y en avait que 29 au nombre desquels 10 Français, dont voici les noms : Berthelot, Boussingault, Cahours, Chevreul, V. Dessaignes, J.-B. Dumas, Friedel, Pasteur, Peligot et Würtz.

Tous ces honneurs lui sont arrivés sans qu'il eût jamais fait (tant sa modestie était grande), le moindre geste pour la provoquer.

Bien mieux : il ne sut qu'au bout de plusieurs mois, le vote si honorable dont il avait été l'objet.

Il était plus connu des savants anglais que ne l'était notre petite ville de Vendôme.

La lettre officielle lui annonçant son élection avait été adressée place Vendôme..., à Paris.

Elle ne lui parvint jamais .

Dans une lettre charmante, le président de la Société chimique de Londres, sir Frankland, s'excusait d'avoir ignoré Vendôme.

Il faut ajouter que les Vendômois n'ignoraient pas moins V. Dessaignes.

Peu de temps avant sa mort, il eut une dernière joie scientifique.

Le 9 septembre 1884, les membres de la Section de chimie au Congrès l'Association française, tenu à Blois, vinrent lui apporter l'hommage de leur « respectueuse sympathie ». La Section avait à sa tête le grand chimiste Friedel, membre de l'Institut, qui prit la parole et lui remit une adresse signée de tous les membres de la Section.

En décembre de la même année, il s'alita et s'éteignit le 4 janvier 1885.

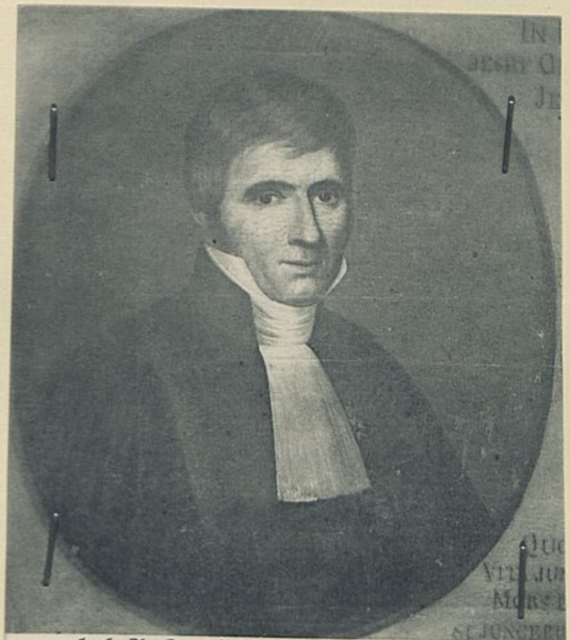
4° *Philibert*, né en 1805, à Vendôme, notaire à Paris de 1832 à 1850, il s'installe à Champigny, la santé délicate de sa femme l'obligeant à quitter Paris.

Là il consacre son activité à des œuvres philanthropiques et à l'agriculture.

Il dote Champigny-en-Beauce d'un asile dit des Deux Frères, en souvenir de ses deux fils aînés ; l'un mort lieutenant du Génie en 1859 à la campagne d'Italie, l'autre, l'année suivante, de maladie.

Il devait voir mourir encore son troisième et dernier fils et son unique petite-fille.

Il est mort à Champigny, en 1898. Il fut député de Loir-et-Cher de 1846 à 1848, puis en 1857 et enfin en 1869.



1. J. Ph. Dessaignes et L. F. Mareschal 1762-1832 —
Co-Directeurs de l'Ecole Secondaire 1802-1806, puis de l'I
ancien collège des Orat

Portrait de Jean Phil. Dessaignes
dans le parloir du Lycée
à Vendôme

Peinture de G. Launay.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE

DU

VENDOMOIS

(Reconnue d'utilité publique par décret du 15 mars 1877)

TOME LXIX

1930

VENDOME

Ae Imprimerie Launay & Fils

1930

DEUX GRANDS SAVANTS VENDOMOIS

Jean-Philibert et Victor DESSAIGNES

par le Docteur A. Ribemont-Dessaignes

Professeur honoraire à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine

Les familles, où, du père au fils se transmet par un héritage intellectuel l'amour de la science pure, ne sont pas nombreuses, si l'on excepte celles qui appartiennent au monde savant officiel ; tel les Geoffroy-Saint-Hilaire, les Becquerel, les Milne-Edwards, les Berthelot...

Un bel exemple d'une hérédité de ce genre a été fourni par Jean-Philibert Dessaignes et son fils Victor.

Tous les deux, en effet, placés dans les conditions les moins favorables, éloignés de tout centre scientifique, sans maîtres, comme sans aides, ne pouvant compter que sur leurs ressources personnelles, limitées, pour se constituer un matériel indispensable à leurs recherches, mais animés du plus pur amour de la science abstraite, et inspirés par leur seul génie, ont entrepris, et mené à bien une série de travaux qui eussent fait honneur aux savants les plus illustres parmi leurs contemporains.

L'un et l'autre, pareillement modestes, désintéressés, indifférents aux honneurs aussi bien qu'aux avantages que peut donner le renom scientifique, ont vu pareilles récompenses les venir trouver dans leur retraite vendômoise, et s'imposer à eux comme leurs découvertes s'étaient imposées au monde savant.

A l'un comme à l'autre le *Bene vixit qui bene latuit* de Descartes est pareillement applicable.

JEAN-PHILIBERT DESSAIGNES (1762-1832)

Jean-Philibert Dessaignes naquit au Puy (Haute-Loire), le 27 décembre 1762.

Son père, fabricant de dentelles avait élevé une nombreuse famille : 5 garçons et 2 filles.

Il jouissait d'une honnête aisance ; mais le droit d'aînesse existait alors dans notre pays, et Jean-Philibert, qui n'était pas l'aîné, dut de bonne heure songer à se créer une situation.

Il avait fait de bonnes humanités, et décida de se vouer à l'instruction. Dans ce but, il entra le 7 novembre 1781 à la congrégation de l'Oratoire, et ne tarda pas à être envoyé comme professeur à Vendôme,

Jean-Philibert Dessaignes
1762-1832

au collège fondé en 1623 par le Duc César et confié par lui aux oratoriens.

Il ne devait plus quitter notre ville.

Erreur

Chargé de l'enseignement de la rhétorique il en occupa la chaire jusqu'en 1792, époque où les lois révolutionnaires abolirent les congrégations enseignantes.

Le collège oratorien fut, ainsi que les établissements similaires, transformé en Collège nalional, remplacé ensuite par l'École centrale du département où il professa la physique et la chimie.

Jean-Philibert Dessaignes y fut maintenu en fonctions. Bientôt il était, comme les jeunes professeurs de

France, appelé à Paris, à la grande École normale que venait de créer la Convention.

Pendant six mois il y reçut le haut enseignement des Berthollet, des Fourcroy, des Monge, des Lagrange ; puis il revint à Vendôme.

Le 14 Brumaire, an III (4 novembre 1794), il se marie, le même jour qu'un de ses amis, ancien oratorien, lui aussi ; Lazare-François Mareschal.

Ils épousaient deux sœurs, les filles du notaire René Renou.

Mariage civil, au moins en ce qui concerne Jean-Philibert Dessaignes. Il avait en effet, reçu le sous-diaconat (1) ce qui mettait un obstacle canonique au mariage religieux. Il fallut l'autorité, sollicitée, du cardinal Caprara légat, *a latere*, du Saint-Siège à Paris, pour lever l'interdiction, en 1802. Le mariage religieux fut célébré le 26 mars par l'abbé Thoinier, curé de l'église Saint-Martin.

Devenus beaux-frères, Mareschal et Dessaignes fondèrent sur la demande de la Municipalité, un pensionnat dans une partie des bâtiments abandonnés de l'École centrale. Cela pour répondre à une invitation du Maire qui avait confié à Mareschal la direction des 19 élèves restants de l'École nationale.

Le 1er Messidor, an IV, « environ » (19 juin 1795), les deux associés commencèrent leur entreprise.

Les débuts furent difficiles : Le contrat de mariage de Jean-Philibert nous révèle que si lui avait apporté 6.270 livres à la communauté, sa femme n'avait eu qu'une dot de 4.000 livres.

C'était peu. Mais « on triompha de toutes les difficultés grâce à une sévère économie ».

Pendant trente ans, les deux anciens oratoriens dirigèrent leur Pensionnat, que les Vendômois appelaient leur Collège, avec un succès des plus considérables.

---

(1) En 1790 il était encore laïc n'ayant reçu aucune ordination (renseignement fourni M. l'abbé Morin, oratorien).

non !

Qu'on en juge par quelques chiffres : de 19 en 1795 et de 47 en 1796 le nombre des élèves internes passe à 104 en 1797. Il est de 208 en 1801, de 212 en 1813, pour à partir de 1815, s'abaisser pour n'être plus que de 144 en 1824. On devine sans qu'il soit besoin d'insister les raisons politiques qui attiraient les élèves vers les maisons d'éducation officielles.

La réputation d'éducateurs insignes qu'avaient les directeurs du Pensionnat Mareschal-Dessaignes s'était dès 1797 étendue par toute la France et même au delà des frontières.

Il venait des élèves de l'étranger. Il en vint des Antilles et des États-Unis.

L'université Impériale ou Royale ne méconnut ni la valeur ni le succès de ces anciens oratoriens. Aussi est-il légitime de penser que la bonne opinion qu'on avait en haut lieu de la Maison d'Éducation Vendômoise ne fut pas étrangère à son érection en collège royal le 20 août 1847 et six mois plus tard en lycée le 24 février 1848.

Parmi les anciens élèves de ce Pensionnat devenus célèbres, tout le monde connaît parce que souvent cités, ceux du Duc Elie Decazes, de Jules Dufaure, d'Honoré Balzac.

On y doit ajouter ceux de Victor Dessaignes, le grand chimiste, d'Émilien Renou, son cousin, le créateur en France de la météorologie, d'Yvon Villarecau, mathématicien, ingénieur et astronome ; du Dr L'Escarbaut qui sut, de son petit observatoire d'Orgères, en Eure-et-Loir, découvrir la planète Vulcain prévue par les calculs de Leverrier.

Jean-Philibert, ne bornait pas son activité à la co-direction du Pensionnat.

Il y faisait fonction de professeur. Esprit encyclopédique il passait sans peine de l'enseignement de la rhétorique ou de la philosophie à celui des sciences naturelles : physique et chimie. Il abordait même l'étude de la physiologie dont il avait écrit un petit

traité élémentaire à l'usage des élèves de philosophie.

En 1807 la première classe de l'Institut (mathématique et physique), proposa pour sujet d'un grand prix de physique à décerner en 1809 :

« Établir par l'expérience quels sont les rapports entre les différents modes de phosphorescence, et à quelle cause est due chaque espèce, en excluant l'examen des phénomènes de ce genre que l'on observe chez les animaux vivants. »

Jean-Philibert se mit à l'œuvre, et durant près de deux ans exécuta de très nombreuses expériences et se livra à de profondes méditations.

Il consigna les résultats des unes et des autres dans un mémoire qu'il envoya à l'Institut.

L'accusé de réception signé du Commis au secrétariat est daté du 29 septembre 1808.

On lui attribua le n° 2.

Trois mémoires furent déposés.

Les commissaires chargés de leur examen : MM. Fourcroy, Vauquelin, Guyton et Berthollet rapporteur, en savants consciencieux, demandèrent un délai de trois mois pour « avoir le temps de répéter une partie des expériences sur lesquelles ils devaient fonder leur jugement (1) ».

Ce délai, insolite, fit que le rapport de la Commission ne put être prêt pour la séance de distribution des récompenses décernées par la 1re classe de l'Institut.

La proclamation du prix de Physique dut par suite être remise à la séance solennelle du 5 avril 1809, destinée « à la classe de la langue et de la littérature française qui a bien voulu — dit le procès-verbal — qu'elle se fit dans son sein ». Et le procès-verbal continue : « Le mémoire qui a principalement fixé l'attention des commissaires et auquel le prix a été décerné avait sous

(1) Procès-verbal de la séance du 5 avril 1809.

l'indication du n° 2, ces deux vers empruntés à Lucrèce, pour épigraphe :

Fulmen detulit in terras mortalibus ignem Primitùs ; inde omnis flammarnm ditilur ardor.

LUCRET, *Lib.* V.

« L'auteur de ce mémoire considère la phosphorescence ou cette propriété que possèdent plusieurs corps de donner une lumière passagère ou permanente sans aucun dégagement sensible de chaleur, et sans aucune altération subséquente, il la considère, disons-nous, relativement aux moyens qui la produisent, et relativement à sa nature,

« Il en distingue sous le premier rapport 4 espèces :

« Phosphorescence par élévation de température ;

« Phosphorescence par insolation ;

« Phosphorescence par collision ;

« Phosphorescence spontanée. »

Quant à sa nature, l'auteur « détermine les conditions qui concourent à produire, à modifier, ou à détruire chaque espèce de phosphorescence par un très grand nombre d'expériences faites avec beaucoup de sagacité, et de connaissances accessoires. Il tâche toujours de lier les phénomènes particuliers à la propriété générale que, selon lui, toutes les molécules élémentaires possèdent, d'être combinées avec une certaine proportion de fluide électrique dont une partie, peu adhérente, est mise en vibration par les moyens qui excitent la phosphorescence.

« Il a en effet trouvé des rapports très intéressants pour la physique, entre la phosphorescence et les effets de l'électricité ; cependant, nous ne déguiserons pas qu'il n'a pas encore donné le caractère de vérités physiques à cette première cause qu'il assigne peut-être avec trop de confiance aux phénomènes de la phosphorescence ; mais les faits nombreux qu'il fait connaître, la connexion qu'il établit entre eux, les rapports même qu'il établit avec les effets de l'électricité jettent aussi

un si grand jour sur une propriété dont peu d'observateurs se sont occupés jusqu'à présent, que la classe des sciences mathématiques a regardé son mémoire comme digne du prix qu'elle avait proposé... »

L'auteur du mémoire n° 2 auquel la classe a décerné le prix est M. Jean-Philibert Dessaignes ci-devant oratorien, directeur de l'École de Vendôme.

La réserve exprimée par la Commission quant à la nature de la phosphorescence, incita, sans doute J.-Ph. Dessaignes à poursuivre pendant plus d'une année encore l'étude du phénomène ; imaginant et exécutant de nouvelles expériences ; et le 21 mai 1810 il adressait à l'Institut un nouveau mémoire.

Ce travail lu en séance le 11 juin suivant fut jugé assez important pour que la classe demandât à son auteur de se livrer encore à quelques expériences complémentaires.

Après avoir créé un appareil « très ingénieux », propre à leur exécution, Jean-Philibert put donner satisfaction au désir de l'Académie. Son mémoire ainsi complété fit l'objet d'un long rapport qui fut lu le 10 septembre 1810.

Nous extrayons du procès-verbal dont nous possédons une copie, certifiée conforme par le secrétaire perpétuel, les lignes qui suivent :

« M. Dessaignes a pour objet dans son mémoire de prouver que tous les corps de la nature sont susceptibles de dégager de la lumière par la compression et que cette lumière n'est pas due à un phénomène électrique. Pour mettre cette vérité hors de doute il a fait un grand nombre d'expériences sur les liquides, les solides et les gaz...

. . . .

« Le mémoire de M. Dessaignes est écrit avec beaucoup de clarté. Les expériences en sont très curieuses, et très bien faites. Les conséquences nous en paraissent bien déduites.

« Nous pensons donc qu'il mérite l'approbation de

la classe, et qu'il est digne d'être imprimé dans la collection des savants étrangers.

« *Signé* : Charles, Berthollet, Gay-Lussac, Thénard.

« La classe approuve le rapport et en adopte les conclusions.

« *Le secrétaire perpétuel,*
« Georges Cuvier. »

Mis en goût par ces succès académiques, J.-P. Dessaignes va, pendant près de dix ans, consacrer presque tous ses loisirs à l'étude plus générale de l'Électricité, à peine ébauchée.

Très désireux d'en observer à loisir la manifestation la plus grandiose comme la plus terrifiante, il avait eu l'idée, audacieuse, de faire passer le fil d'un paratonnerre dans son cabinet de travail, le long des murs duquel ce fil décrivait de multiples circuits.

Il espérait, grâce à ce dispositif pouvoir un jour ou l'autre, observer la foudre de près.

Son espoir ne fut pas déçu.

Un après-midi, pendant un violent orage, attirée par le paratonnerre et guidée par son fil, la foudre pénétra dans le cabinet de J.-Philibert qui l'attendait de pied ferme. Elle avait pris la *forme globulaire* et parcourut posément les nombreux circuits de ce fil, puis disparut en gagnant la terre, pleine de respect semble-t-il pour ce savant sans peur ! *Audaces fortuna juvat !* Inutile de dire la joie de Jean-Philibert.

Elle n'avait d'égale que la terreur éprouvée par son valet de chambre témoin de la fulgurante entrevue.

Eh bien ! s'écria le Maître radieux, tu l'as vu, tu l'as vu !

Oh oui, dit le pauvre diable, plus mort que vif ; je l'ai vu... le Bougre !!

Les travaux de Jean-Philibert Dessaignes sur l'électricité, nombreux, ont été publiés dans *le Journal de La*

Mettrie et dans *les Annales de Physique et Chimie* de 1810 à 1816.

Il découvrit plusieurs faits intéressants, ceux par exemple qui résultent du contact de deux métaux de nature identique, et ne différant que par leur température.

Véritable précurseur, il avait de 1810 à 1812 installé entre deux points éloignés, du collège un télégraphe électrique dont le principe reposait sur la transmission à distance des mouvements imprimés aux feuilles d'or d'un électroscope. Il faisait encore fonctionner en 1825-1828 devant les élèves cet appareil à titre de curieuse expérience.

Le savant météorologiste, Émilien Renou, à qui nous devons la connaissance de ce fait, nous a dit plus d'une fois son émerveillement, et celui de ses camarades comme lui témoins de cette expérience.

Devançant de beaucoup son époque, il était inspiré dans toutes ses recherches par cette idée générale, qu'il a été le *premier* à formuler et à enseigner : les phénomènes, jusqu'alors attribués à divers fluides impondérables : mouvement, chaleur, lumière, électricité, magnétisme ne sont que des manifestations diverses d'un même fluide éthéré, *animé de mouvements différents*.

Les travaux des physiciens modernes ont confirmé la justesse de cette conception.

Les différentes longueurs, d'ondes ont remplacé les mouvements différents du fluide éthéré de Jean-Philibert Dessaignes.

On ne peut s'empêcher ici, de remarquer une fois de plus la parenté pour ne pas dire la parité, qui existe entre l'opinion réfléchie du professeur de physique vendômois, et les paroles, que dans son roman de Louis Lambert, Balzac prête à cet ancien élève du Collège et que recueille son amie Mlle Villenoix sur ses lèvres mourantes : « Ici-bas tout est le produit d'une substance éthérée base commune de plusieurs phénomènes connus sous les noms impropres d'électricité, chaleur, lumière, fluides galvaniques, magnétique, etc. »

En 1818 il revint à la philosophie et commença pour ne le terminer que peu de temps avant *sa mort*, un important ouvrage dont le titre suffit à indiquer l'esprit général : *Etudes de l'homme moral*, fondées sur les rapports de ses fonctions avec son organisme.

Œuvre supérieure, d'une conception neuve à l'époque où elle fut conçue et écrite, et dont les travaux modernes de physiologie et de pathologie cérébrales ont confirmé la justesse.

Il en envoya le manuscrit au Duc Decazes en lui demandant la permission de le lui dédier.

Il reçut de son ancien disciple la lettre suivante :

« MON CHER AMI,

« J'accepte avec reconnaissance l'honneur que vous me proposez, et dont je suis très flatté. Je lirai votre ouvrage avec un vif intérêt.

« Le prix que je mettrai à son succès ne me donnera pas, malheureusement ce qui me manque pour le bien juger...

. . . .

« Je pars à l'instant pour l'Aveyron et serai le 10 janvier à Paris.

« Mille compliments.

« Le duc DECAZES.

« La Grave, 10 décembre 1828. »

Cette œuvre magistrale ne fut publiée que quarante-neuf ans après la mort de son auteur par les soins de ses trois fils vivants : Jean-Octave, Victor et Philibert (1).

Victor y ajouta une notice liminaire qui a servi de base à celle-ci. Elle se termine par cette phrase : « Si l'ouvrage tend à démontrer que toute pensée, tout sentiment s'accompagnent de phénomènes d'ordre physique, s'il cherche à établir la dépendance où sont tous

(1) Léon le deuxième né était mort en 1863.

les phénomènes intellectuels et moraux des actes organiques du système nerveux, notre père reconnaît hautement que le moi humain et son corps sont deux choses distinctes que l'on ne peut identifier. »

Que si l'on nous demande quels honneurs, quelles récompenses ont valu à J.-Ph. Dessaignes toute une vie consacrée à l'enseignement et à la science pure, nous devrons avouer qu'ils furent minimes.

Le 2 juin 1810 il avait été fait docteur ès lettres. Le diplôme, à lui conféré, donne l'explication de cette mesure prise :

« En vertu d'une délibération du Conseil de l'Université impériale en date du 22 août 1809, portant que les professeurs de rhétorique des anciennes corporations enseignantes pourront acquérir le diplôme de docteur ès lettres s'ils ont dix années d'enseignement. »

Donc honneur automatique.

En même temps que Mareschal il avait été le 28 février 1811 nommé chef d'Institution et officier de l'Académie d'Orléans.

Les travaux scientifiques, outre le grand prix de l'Institut en 1809 lui valurent d'être nommé membre de la Société de médecine de Tours (8 juin 1809).

L'exposé des motifs, de style un peu grandiloquent, confirme ce que nous avons dit plus haut relativement aux connaissances de J.-Ph. Dessaignes en physiologie. Il en ressort que celui-ci avait adressé à cette société un mémoire sur la circulation veineuse. La Société de médecine de Tours proclame en effet qu'elle a « lu et examiné attentivement un mémoire sur la circulation du sang noir dans les veines, et, d'après ce qu'elle a appris relativement à un mémoire de M. Dessaignes, professeur de physique et chimie sur la phosphorescence, etc., satisfaite des preuves qu'elle a acquises des talents et des précieuses connaissances que possède l'auteur, elle a délibéré, statué et arrêté qu'à dater de ce jour, elle compte au nombre de ses associés correspondants

M. Dessaignes, professeur de physique et chimie au Collège de Vendôme ».

Le 15 décembre 1810 il avait été nommé membre de la Société philomatique de Paris, Société savante que présidait alors Étienne Geoffroy-Saint-Hilaire, et dont les secrétaires s'appelaient Deleure et A. Ampère.

Cette Société créée en 1788, existe encore et tient ses réunions à la Sorbonne, bien déchue, hélas, de sa grandeur passée.

Enfin le 20 février 1820, le duc Decazes écrivait à son ancien maître la lettre suivante dont le style bien que simple ne manque pas d'élégance :

« J'ai la satisfaction de vous annoncer Monsieur, que Sa Majesté par ordonnance de ce jour, a daigné vous nommer chevalier de la Légion d'honneur.

« Il m'a été fort agréable d'appeler les bontés du roi sur vos services, et j'ai trouvé moi-même dans cette grâce, une récompense de ceux que j'ai pu avoir le bonheur de lui rendre.

« Agréez, Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus distingués de considération et d'attachement.

« Le ministre-secrétaire d'Etat
au département de l'Intérieur,
président du Conseil des Ministres,
« Le Comte Decazes.

« Paris, le 20 février 1820.

« M. Dessaignes, chevalier de la Légion d'honneur. »

Jean-Philibert Dessaignes mourut à Vendôme le 21 janvier 1832 regretté de ses concitoyens, pleuré par ses amis et par tous ses élèves, témoin cette lettre adressée à son fils Victor par le duc Decazes :

« Monsieur,

« Quoique j'aie prié M. Mareschal (1), et M. votre frère d'être auprès de Mme votre mère l'interprète de la vraie part que je prends à votre peine, je n'ai pas

(1) Mareschal Duplessis, fils de Lazare Français.

moins le besoin de vous l'exprimer directement. Je vous prie de dire à Mme votre mère, et de croire avec elle que personne ne conserve un souvenir plus cher de la mémoire de votre pauvre père. Vous savez qu'il m'avait remis la minute d'un ouvrage remarquable qu'il comptait publier. Je m'entendrais avec plaisir avec MM. vos frères et vous, pour cette publication quand vous croirez devoir vous en occuper. Malheureusement l'époque n'est guère propice pour ces genres de publication, et vous penserez, sans doute, comme lui qu'il faut la retarder un peu.

« Agréez Monsieur, mes sincères compliments et veuillez faire agréer à Mme votre mère mes hommages respectueux.

« Le duc DECAZES.

« Paris, 31 janvier 1832. »

Jean-Philibert Dessaignes n'avait survécu que peu de temps à son beau-frère Mareschal, mort le 28 décembre 1831.

VICTOR DESSAIGNES. — (1800-1885)

Troisième fils de Jean-Philibert Dessaignes, Victor est né à Vendôme, au collège, l'avant dernier jour du XVIIIe siècle, le 10 nivose, an III (20 décembre 1800).

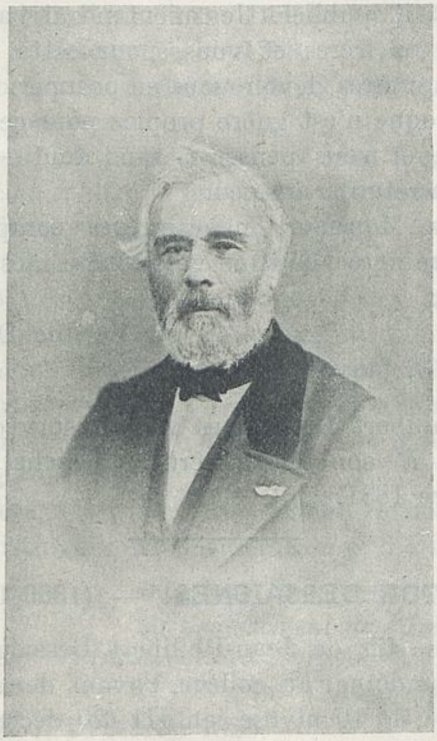
Il fit toutes ses études classiques dans le Pensionnat dirigé par son père et son oncle ; et sitôt subies à Paris les épreuves du baccalauréat ès lettres, il se fait inscrire à la Faculté de Droit, dont il suit les cours, tout en s'initiant aux habiletés de la procédure, dans une étude d'avoué.

Bachelier en droit le 29 décembre 1820, il était licencié le 7 janvier 1822.

Il prête sans tarder le serment d'avocat et commence son stage le 26 novembre suivant.

Mais les choses du Droit ne l'intéressaient que très médiocrement.

La ressemblance intellectuelle avec son père était trop profonde, et le souvenir des leçons de philosophie et de sciences qu'il en avait reçues trop vivant, pour qu'il ne fût pas attiré vers celles-ci, et qu'il ne cherchât



Victor DESSAIGNES
1800-1885

pas ses amitiés parmi les hommes de son âge qui s'occupaient de science et surtout de chimie.

Parmi ses camarades, il affectionnait tout particulièrement un jeune docteur en médecine, Alfred Donné (1). Celui-ci auquel la clientèle laissait des loisirs, les occupait en écrivant pour le *Journal des Débats*, des articles scientifiques hebdomadaires.

(1) Après quelques travaux sans grand éclat, Donné entra dans l'Université et fut recteur de l'Académie de Montpellier.

Un accident assez grave l'ayant mis, pour plusieurs semaines, hors d'état de tenir une plume, il pria son ami Dessaignes de le remplacer aux *Débats*, et le jeune Vendômois s'acquitta si bien de sa tâche que Sylvestre de Sacy l'exhorta fortement à se faire journaliste. Les qualités de style et d'esprit de ce collaborateur intérimaire, et, anonyme l'avaient vivement frappé.

Mais Donné, dans le même temps, engageait non moins fortement son ami à aborder les études médicales. Ce fut Donné qui l'emporta.

Dans une lettre écrite, quarante-cinq ans plus tard, celui-ci, qui félicitait son ancien camarade de son élection à l'Académie, lui rappelait, non sans émotion, combien déjà en 1824 il se passionnait pour les choses de la chimie. Voici cette lettre :

« *Cabinet du recteur* « *Académie de Montpellier.*

« Montpellier, le 26 juillet 1869.

« Je veux être un des premiers, à vous féliciter de votre succès à l'Institut, mon cher et ancien camarade, d'autant plus que c'est pour moi une occasion de renouer des relations que je me reproche depuis longtemps d'avoir laissé interrompre.

« Ce n'est pas que je ne suivisse toujours, de loin, vos travaux, et que je ne m'informasse auprès de M. Balard (1) pour savoir quand, enfin, ils vous obtiendraient la récompense qu'ils méritaient. J'avais le plaisir de trouver en M. Balard un homme qui les appréciait à leur valeur, et qui désirait contribuer à vous ouvrir les portes de l'Académie des Sciences. Vous y voilà, enfin ; vous devez être heureux de ce couronnement de vos efforts ; j'en suis heureux moi-même, et je vous en félicite de tout mon cœur. Cette Académie qui a fait si souvent l'objet de nos entretiens pendant

(1) Inventeur du Brome qu'il découvrit en 1826 ; métalloïde qui, dans la série, se place entre le chlore et l'iode.

notre jeunesse, elle vous devait une place dans son sein.

« Il est si rare de trouver, en province, des esprits distingués et dévoués à la science, capables d'aborder les sujets vraiment élevés !

« Vous êtes de ces esprits là, et vous n'avez pas démenti ce que promettaient vos débuts.

« Je n'ai pas oublié ces conversations où vous saviez si bien m'initier aux mystères de la théorie, ni votre enthousiasme, à l'annonce de faits nouveaux et importants.

« C'est vous qui m'avez appris la belle découverte de M. Balard, jeune pharmacien inconnu alors, et je vous vois encore accourant chez moi pour m'annoncer la bonne nouvelle. Je l'ai souvent rappelé à l'auteur du Brome.

« Nous parlons souvent de vous avec ma femme, car soyez sûr que nous avons toujours conservé beaucoup d'affection pour vous. Nous vous unissons dans nos souvenirs à ce pauvre Foucault (1), mort si jeune.

« Je voudrais bien vous revoir, et je fais souvent le projet d'aller vous chercher à Vendôme. Mais le moyen d'en trouver le moment quand il faut partager ses vacances entre ses enfants mariés. Au moins si vous venez à Paris au mois de septembre prévenez-moi (rue Saint-Guillaume, 31).

« Je vous embrasse de tout mon cœur.

« Al. Donné. »

En octobre 1824, V. Dessaignes prenait à la Faculté de médecine de Paris sa première inscription.

Le diplôme de bachelier ès sciences était exigé pour la 8e Inscription. Il ne lui fut pas difficile de conquérir ce grade en 1827.

Sans se hâter il poursuit ses études, devient au concours externe des hôpitaux, et, en cette qualité, est

---

(1) Leur ami commun, Léon Foucault, l'un des plus grands physiciens français du XIXe siècle. Sa célèbre expérience de 1852 pour rendre visible le mouvement de rotation de la terre a rendu son nom populaire. Inventeur du gyroscope.

attaché au service de l'illustre chirurgien Dupuytren. Il ne put concourir à l'Internat, empêché par la limite d'âge.

Au cours de ses études il s'était lié avec de jeunes chimistes entre autres Bouis qui professa à l'École polytechnique et fut membre de l'Académie de médecine, et surtout Henri Sainte-Claire Deville qui devait, quelques années plus tard, retirer de la bauxite un métal d'un usage aujourd'hui universel : l'aluminium, dont il donna le premier gramme à son ami de Vendôme.

Aussi ne doit-on pas être surpris du choix que fit V. Dessaignes, pour sa thèse inaugurale d'un sujet de chimie physiologique et biologique : Elle a comme titre :

Essai sur cette question

Les corps analogues par leurs propriétés chimiques se ressemblent-ils par les modifications qu'ils impriment aux organes des animaux vivants ? Question originale, intéressante, que le récipiendaire sut traiter avec une parfaite compétence.

La conclusion de son travail donnait à la question qu'il avait posée une réponse négative.

La soutenance eut lieu le 30 juillet 1835.

Elle fut remarquable et donna toute satisfaction au jury composé de MM. les Prs Orfila (1), doyen, Richard, Deyeux, Fouquier, MM. les agrégés Briquet, Brongniard ; avec comme suppléants Roux, professeur et Martin-Solon agrégé, était présidé par Orfila.

Séduits par le sujet de cette thèse autant que par la somme énorme de connaissances qu'elle avait exigée, les juges tinrent à en proclamer la valeur, en l'honorant d'une mention inédite, exceptionnelle.

(1) Célèbre professeur de chimie médicale, toxicologue, médecin légiste. Il eut comme adversaire passionné dans le procès de la fameuse Mme Lafarge, Raspail qui, aux preuves indéniables fournies par les analyses qui révélaient l'arsenic dans les viscères de Lafarge répondait à bout d'arguments par des affirmations dans le genre de celle-ci demeurée célèbre : De l'arsenic j'en trouverais jusque dans le fauteuil du président !! Absurdité qu'exploita Me Lachaud sans grand succès d'ailleurs Orfila fut un peu Vendômois. En 1823 il avait acheté la propriété de Poiriers (commune de Saint-Ouen) où il venait passer ses vacances. Il la vendit en 1834.

La mention la meilleure était *parfaitement* (aujourd'hui on dit : *(extrêmement)*, ils créèrent la mention *très parfaitement* qui, à notre connaissance n'a jamais été attribuée depuis.

Au cours de ses études, peut-être à Vendôme ou à Poitiers, peut-être à Paris, par la vertu d'un commun amour pour la chimie, V. Dessaignes avait fait la connaissance d'Orfila.

Il fréquentait le salon de Mme Orfila, salon dont il n'existe pas à l'heure actuelle d'équivalent.

C'était un salon artistique et surtout musical.

Les artistes français et étrangers, s'efforçaient de s'y faire entendre, compositeurs ou exécutants, avant d'affronter le public.

Mme Orfila était excellente pianiste, et le Pr Orfila possédait une voix de basse-taille que l'on comparaît à celle du célèbre Lablache, et dont il savait se servir en artiste consommé.

D'ailleurs, vers la vingtième année, au moment de choisir une carrière il avait hésité entre la Faculté et l'Opéra.

Dans ce salon très recherché, Victor Dessaignes, lui-même bon musicien, fit connaissance avec Hector Berlioz, plus jeune que lui de trois ans ; il y entendit F. Chopin jouer, comme lui seul le savait faire, ses valses, ses nocturnes, ses concertos, malgré ses doigts énormes, pareils à des boudins.

Il y applaudit Paganini le violoniste inégalé que son archet avait fait multi-millionnaire. Ce grand artiste, tout le monde le sait, aurait pu troquer son nom pour celui d'Harpagon. Il eut pourtant, un soir chez Orfila, un beau geste. Profondément ému par une œuvre nouvelle de Berlioz, et n'ignorant rien de la misère où se débattait le jeune et génial compositeur, Paganini le pressa dans ses bras et lui fit don de 25.000 francs.

Sa thèse soutenue, V. Dessaignes revient à Vendôme.

Comme il avait de moins en moins le goût de la

chicane il s'empressa de déposer au fond d'un tiroir son diplôme de licencié en droit.

D'autre part il se sentait peu fait pour exercer la profession médicale. Sa très vive sensibilité était mise à la torture par l'étalage des souffrances humaines. En outre la vue du sang lui causait un malaise allant jusqu'à la défaillance.

Or à cette époque, Broussais avait redonné à la saignée la place d'honneur dans la thérapeutique, place qu'elle avait eue au temps de Guy Patin et de Molière. C'était le grand remède, celui que réclamaient les malades eux-mêmes, le remède à la mode pour tout dire en un mot, et l'on sait la toute puissance de la mode ! Le diplôme de docteur alla retrouver celui de licencié.

Combien plus attirantes étaient les recherches, les expériences chimiques soutenues par l'espoir légitime de découvertes intéressantes. Malheureusement, pour s'y consacrer, il est indispensable d'être outillé. Il faut un laboratoire ce qui comporte la possession d'un local approprié, d'instruments, de réactifs, de livres spéciaux. Or, V. Dessaignes n'avait rien de tout cela.

Pour ne point rester inactif, il résolut de se rendre utile aux élèves du collège et en 1836-1837, il fit bénévolement un cours de physique et de chimie aux rhétoriciens, et un cours d'anatomie et de physiologie aux philosophes.

Un des auditeurs du second de ces cours volontaires, notre bien cher et vénéré maître Charles Bouchet, qui fut l'un des fondateurs de notre Société, et l'un de ses membres les plus actifs et les plus érudits, appréciait en ces termes, dans une lettre qu'il voulût bien nous adresser en 1885, l'enseignement donné au collège par notre père adoptif.

« ... M. Dessaignes fit un cours d'anatomie et surtout de physiologie, en dehors des programmes classiques, et par pur amour de la science. Il était fait pour les élèves de philosophie dans le local ordinaire de leur classe, et écouté avec beaucoup d'intérêt. Je venais de

terminer mes études, et je n'hésitai pas à me remettre sur les bancs pour un cours qui avait tant d'intérêt pour moi. M. Dessaignes avait toutes les qualités enseignantes au plus haut degré : la clarté d'exposition, la netteté et la gravité de la parole, l'art d'intéresser ses auditeurs, une bonté pour ses élèves, qui la lui rendaient en respect. En un mot, il était né professeur. Il avait hérité des qualités de son père... »

Nous avons retrouvé le brouillon de la leçon d'ouverture du cours destiné aux rhétoriciens.

La justesse d'appréciation de Ch. Bouchet ressort des premières phrases de cette leçon :

« Messieurs,

« Si je me suis chargé avec plaisir, de faire le cours de chimie et de physique, c'est dans l'espoir de vous communiquer, pour ces belles sciences, tout le goût que j'ai pris pour elles en les étudiant.

« Je ne négligerai rien pour vous rendre les leçons agréables, persuadé que si je puis vous faire retenir les principaux éléments de ces deux sciences, vous aurez ainsi complété votre éducation, et acquis des notions qui pourront vous être utiles dans le cours de la vie.

« J'ai le droit de vous demander de votre côté un peu d'attention et beaucoup de silence.

« Je me félicite d'avoir affaire, non à des enfants, mais à des jeunes gens, que la raison, et non la contrainte, engagent à travailler ; et il ne dépendra que de vous que je me croie au milieu d'amis qui me demandent de leur communiquer ce que je sais.

« C'est assez vous dire que je ne me déciderai qu'avec peine à employer les punitions à votre égard.

« Je ne le ferai qu'autant que j'y serai forcé, et dans l'intérêt du plus grand nombre, qui ne sera jamais animé j'en suis sûr, que du désir de s'instruire.

« Je soulagerai votre attention en vous faisant connaître les applications de la science aux besoins de

la vie, et en frappant vos yeux aussi souvent que possible par le résultat sensible d'expériences... »

Les hommes qui se consacrent à la science peuvent la servir de deux façons : ou bien en la faisant progresser par la poursuite et la découverte de vérités nouvelles, ou bien par la divulgation attrayante des notions acquises.

L'homme de laboratoire est, assez souvent, un médiocre professeur ; un professeur excellent, vulgarisateur de premier ordre, peut n'avoir à son actif aucune découverte dans la science qu'il enseigne.

Il est rare de rencontrer un homme dont l'organisation se prête pareillement à ces deux rôles distincts.

Victor Dessaignes était un de ces hommes.

Les qualités professorales les plus brillantes s'unissaient chez lui à celles qu'exigent les recherches originales, toujours délicates, du laboratoire. Si attachant qu'il fut, le rôle de professeur bénévole au collège ne pouvait satisfaire sa passion d'homme de recherches.

Aussi ne songea-t-il plus, bientôt qu'à organiser chez lui un petit laboratoire pourvu, seulement, du strict indispensable.

Un mariage avec sa cousine, depuis longtemps désiré de part et d'autre, l'obligea à solliciter les fonctions de receveur municipal. Son futur beau-père ne voulait, en effet, accorder la main de sa fille qu'à un homme pourvu d'*une position*. Toute modeste que fut celle de receveur municipal elle lui parut suffisante. Le futur gendre, de son côté, était séduit par les loisirs que lui laisserait sa charge, et qu'il se réjouissait de consacrer aux travaux de laboratoire.

Grâce au duc Decazes, la place qui était sans titulaire, fut aisément obtenue le 4 juillet 1837, et le mariage put être célébré le 12 septembre 1837. Un heureux avenir s'ouvrait devant le jeune chimiste, avenir tôt brisé par une horrible catastrophe.

Sa jeune et charmante femme mourait le 4 janvier 1839 des suites d'une chute provoquée par le verglas.

Victor Dessaignes se plonge alors avec plus de passion que jamais dans la préparation de ce qui devait être la grande joie de sa vie : les recherches du laboratoire. En elle seulement il peut trouver une atténuation à sa douleur.

Il habitait alors avec sa mère l'hôtel de Langey plus connu à Vendôme sous le nom d'hôtel du Saillant. Dans les communs de cette antique demeure, au-dessus de la loge du concierge, il existait deux petites chambres carrelées. L'une, froide avait été convertie en bureau de la Recette municipale. Mais on y pouvait encore installer deux machines pneumatiques, les balances de précision. Les murs sont garnis d'étagères qui supporteront les unes : des livres, des brochures, des périodiques ayant comme objet la chimie ; les autres : des bocaux de produits chimiques.

La seconde chambre constitue *le laboratoire proprement dit*. Une petite cheminée à la prussienne la chauffe modérément. A droite d'elle, une lampe d'émailleur pour le soufflage du verre, la cuve à mercure. A gauche une petite fontaine en zinc pour le lavage des capsules entonnoirs, verres à pied, etc.

Au milieu de la pièce une table rectangulaire recouverte d'une lame de plomb, protection contre les acides, portera la grille à analyses.

Elle a de nombreux tiroirs pour les instruments fragiles : thermomètres, aéromètres ; et pour une provision de filtres de toutes dimensions. Aux murs : des vitrines qui contiendront d'abord les produits et réactifs d'emploi journalier, et qui peu à peu se rempliront des corps nouveaux découverts par le chimiste.

Un escalier de meunier donne accès dans un grenier où peu à peu s'entassent les flacons, les bocaux, les cornues, les tubes de verre, les fourneaux en terre réfractaire, des cornues, des tubes de même matière.

Une écurie sombre contient les bonbonnes d'alcool, d'ammoniaque, d'eau distillée, d'acides divers.

Dehors sous un hangar en bordure de la rue : un

alambic, pour la distillation des fruits ou des plantes ; une presse pour écraser les uns et les autres et en extraire le jus aux fins d'analyse.

Enfin, dans un coin, une grande boîte contient la provision de *charbon de Paris* dont la combustion lente et régulière permettra, non sans fatigue, d'obtenir pour les bains-marie une température qu'il s'agira de maintenir constante pendant des jours, des semaines ou des mois, et cela, jour et nuit.

Le gaz d'éclairage qui eut tant facilité l'obtention des mêmes résultats n'existait pas à Vendôme à cette époque.

Huit à neuf années furent nécessaires pour organiser peu à peu ce modeste laboratoire, acquérir les instruments coûteux indispensables, les produits chimiques nécessaires et une bibliothèque suffisante.

Enfin il fut prêt. Mais que de temps perdu qui se chiffre par années !

C'est dans ce laboratoire assez misérable somme toute, et dans des conditions qui eussent rebuté tout autre que lui, que, seul, sans aide, V. Dessaignes a, de 1845 à 1866, exécuté des travaux qui lui ont assuré une belle place au Panthéon des chimistes de son temps, et de tous les temps.

Dans une notice que lui a consacrée notre ancien collègue le savant Ernest Nouël et à laquelle nous avons fait plus d'un emprunt, celui-ci comparant les résultats aux moyens écrivait (1) : « Je n'oublierai jamais la stupéfaction que j'ai éprouvée en mettant les pieds dans ce laboratoire. C'est alors que j'ai compris que le génie persévérant pouvait suppléer à tout, tandis que rien ne peut le remplacer ».

Dix années s'écoulent, bien employées en recherches originales, fertiles en résultats qui attirent sur leur auteur, l'attention de l'Institut, et lui valent d'être, en 1856, présenté en troisième ligne pour remplacer comme correspondant M. Braconnat.

(1) *Bull. de la Soc. Arch. du Vendômois* 1885.

La liste de présentation était ainsi composée :

En 1re ligne : M. Gerhart, professeur de la Faculté des sciences de Strasbourg ;

En 2e ligne : M. Pasteur, professeur de chimie à la Faculté des sciences de Lille ;

En 3e ligne *ex-æquo* : M. Bineau, professeur à la Faculté des sciences de Lyon.

M. Dessaignes, receveur municipal à Vendôme.

Le contraste entre la profession de trois des candidats et celle du chimiste vendômois ne manque pas de saveur.

V. Dessaignes apprit par son ami Henri Sainte-Claire-Deville l'honneur qui venait de lui être fait, et la part qu'avait prise à la présentation, M. Balard, l'éminent chimiste. Il s'empressa de remercier celui-ci qui lui adressa cette réponse :

« Monsieur,

« Permettez-moi de n'accepter qu'une part dans les remerciements que vous m'avez adressés. Votre ami, mon collègue M. Deville, a dû vous dire que c'est par un vote unanime que la section de chimie vous avait mis sur sa liste et que je n'avais été que son interprète dans le rapport qui a été lu à l'Académie pour justifier la présentation. Sa rédaction m'a donné l'occasion de relire vos travaux, c'est-à-dire de les apprécier plus vivement. Je vous remercie de mon côté du plaisir que cette lecture m'a causé, et je vous prie de croire que je serai heureux, quand les circonstances me permettront de vous exprimer de vive voix les sentiments d'estime bien sincère dont je vous prie d'agréer ici l'assurance.

« Balard. »

Depuis longtemps, V. Dessaignes souhaitait la création, à Paris, d'une Société chimique. Celle-ci fut constituée en 1859 sous la présidence de J.-B. Dumas.

V. Dessaignes s'y inscrivit un des premiers, et devint

membre du Conseil de cette importante société, quelques années plus tard.

En 1860 il était lauréat de l'Institut.

On lit, en effet, dans les comptes rendus, t. LII, p. 597. 1861, *Prix Jecker pour encourager les travaux de chimie organique* :

« La section a fait cette année deux parts du prix Jecker ; elle a accordé un prix de 2.000 francs à M. Dessaignes, pour la reproduction par voie de transformation du sucre de gélatine, des acides succinique, aspartique, hippurique, aconitique, fumarique et racémique. »

Et le rapporteur, l'illustre Chevreul qui n'avait alors que 74 ans et devait mourir à 103, ajoutait au nom de la section composée en outre de MM. J.-B.Dumas, Pelouze, Regnault, Balard et Fremy : « La section de chimie en décernant ce prix à M. Dessaignes donne un témoignage public de l'importance qu'elle attache à des travaux exécutés hors de Paris, avec une grande persévérance, un talent des plus distingués, et le plus pur amour de la science abstraite. »

Le chimiste parisien qui avait recueilli l'autre partie du prix était Marcellin Berthelot.

La section avait dû réserver pour l'année suivante la récompense de travaux très importants dus à Louis Pasteur.

V. Dessaignes était en bonne compagnie !

Quelques jours avant le vote de l'Institut, Jean-Baptiste Dumas, l'un des plus grands chimistes du XIX^e siècle, craignant d'avoir laissé échapper, sans l'avoir lu, quelque mémoire du chimiste vendômois lui écrivait :

« MONSIEUR,

« Vos travaux sont de ceux qu'on remarque toujours, et qu'on n'oublie jamais. Je crois les connaître tous et n'en avoir point laissé échapper sans en prendre ma part. Cependant, ayant une occasion de les apprécier,

il me serait pénible d'en avoir omis. Je viens donc vous demander d'avoir la bonté de m'en faire parvenir la liste. Si je n'étais un peu pressé je vous aurais évité ce soin, mais je suis obligé d'arriver vite, et je désire arriver bien et je ne puis mieux faire que de m'adresser à vous »

« Agréer je vous prie, Monsieur, l'expression de ma haute considération.

« J. DUMAS. »

Entre cette demande de renseignement et le vote pour l'attribution du prix Jecker M. Bineau (1), professeur de chimie à la Faculté des sciences de Lyon était mort ; et J.-B. Dumas dont les avis étaient toujours écoutés au ministère de l'Instruction publique écrivait à V. Dessaignes :

« MONSIEUR,

« J'apprends à l'instant la perte que vient d'éprouver la Faculté des sciences de Lyon, par la mort de M. Bineau son professeur de chimie.

« Avant d'écouter l'expression du désir d'aucun des candidats, permettez-moi de vous demander, s'il vous conviendrait d'occuper une chaire qui a été remplie par MM. Boussingault, Regnault, et qui, par conséquent n'éloigne pas trop de l'Institut ceux qui s'y consacrent. Assurémnt, il ne dépendrait pas de moi que vous fussiez nommé et je ne viens pas vous offrir une place que M. le ministre seul peut faire occuper, mais je viens vous dire que je serais heureux pour la science et pour l'Université, si vous m'autorisiez à prononcer votre nom en cette circonstance.

« Veuillez agréer, Monsieur, la nouvelle expression de ma haute considération.

« J. DUMAS. »

(1) Présenté en 3e ligne *ex æquo* avec V. Dessaignes en 1856 pour la place de correspondant de l'Institut.

Si flatteuse que fut la lettre qui précède et si tentants que dûssent être pour un chimiste parcimonieusement pourvu, l'attrait d'un laboratoire richement doté et parfaitement organisé, ainsi que la perspective d'occuper une chaire à la Faculté des sciences de la seconde ville de France, V. Dessaignes déclina l'offre du tout puissant Dumas, et sans hésitation, renonça à ce qui, dix ans plutôt, l'eût comblé de joie.

J.-B. Dumas qui lui aussi était né en 1800, se rendit aux raisons invoquées par son émule Vendômois, auquel il répondit aussitôt par cette lettre où l'on sent percer une certaine émotion affectueuse :

« Lundi soir (1).

« Mon cher Monsieur,

« L'Académie des sciences, sur la proposition unanime de la section de chimie, vient de vous décerner un prix de 2.000 francs sur le fond Jecker.

« Le sentiment de tous les membres de la Section s'est exprimé avec tant de sympathie pour vos travaux, vos découvertes, et la direction pleine de sagacité que vous avez donnée à vos études, qu'il ne pouvait qu'augmenter les regrets que m'a causés votre lettre de ce matin. Je comprends néanmoins vos scrupules au sujet du professorat, et ce n'est pas à l'âge où il m'a semblé temps *(sic)* de le quitter que je pourrais conseiller à personne cette vie de pénibles efforts.

« Il me reste l'espoir que, mieux informé, si vous trouvez bon de me prendre pour *confident des désirs* que vous pourriez formuler, il me serait donné d'être l'instrument d'une justice trop tardive, mais qui n'en serait que mieux approuvée par l'opinion.

« Veuillez croire, Monsieur, que personne n'apprécie plus que moi ce que vous avez fait, et ne sent mieux

(1) Les séances de l'Académie des sciences ont lieu le lundi.

ce que vous promettez à la science quoique votre modestie en dise.

« Avec tous mes compliments les plus affectueux et les plus sympathiques.

« J. Dumas. »

V. Dessaignes n'avait aucun des désirs que J.-B. Dumas eût été heureux de satisfaire. Il n'en avait qu'un seul : poursuivre ses travaux dans le calme de son isolement provincial.

La Société des sciences de Cherbourg le nommait membre correspondant en 1861.

L'année 1862 naissait la Société archéologique. Il en fut un des premiers adhérents et de 1865 à 1868, il assuma les fonctions de trésorier.

En 1863 il est présenté en 2e ligne par l'Académie à la place de correspondant devenue vacante par la mort de son titulaire, M. Desormes.

Enfin le 14 août de la même année, sur la présentation de l'Académie des sciences, il était fait chevalier d'honneur.

M. Balard une fois encore, s'était fait l'interprète de l'Académie.

C'est ce que nous apprend cette lettre que lui adressait trois jours plus tard Sainte-Claire-Deville.

« École normale supérieure,

« Laboratoire de chimie.

« Paris, 17 août 1863.

« Cher ami,

« Je vous félicite, quoique ce soit un peu tardif. Vous méritiez cette distinction depuis bien longtemps. Écrivez un mot à M. Balard.

« Il a été pour vous d'une chaleur extraordinaire. Il y a eu un moment d'enthousiasme chez lui, qui m'a touché pour l'amitié et l'estime que j'ai pour vous, c'est à lui que vous devez de n'avoir pas été oublié une fois de plus.

« Votre ami bien dévoué,

« H. Sainte-Claire-Deville. »

Les travaux de V. Dessaignes l'avaient fait connaître des chimistes étrangers.

Le 21 avril 1864, la Société chimique de Londres le nommait membre étranger, Foreign Fellow) à l'unanimité ; distinction de haute valeur, car le nombre des Foreign Fellows ne peut être, supérieur à quarante. Il est même rare que ce chiffre soit atteint. Il n'y en avait que 29 en 1881. Dans ce nombre figuraient 10 Français : Berthelot, Boussingault, Cahours, Chevreul, V. Dessaignes, Dumas, Friedel, Pasteur, Peligot et Würtz.

Mais V. Dessaignes portant la peine de sa modestie et de son isolement provincial, ne fut informé qu'au bout de neuf mois et par hasard de la distinction dont il avait été l'objet en Angleterre.

La lettre suivante du président de la Société royale de chimie de Londres, sir Edward Frankland, adressée à V. Dessaignes le 31 janvier 1865, en réponse à un envoi bien tardif de remerciements, nous donne la clef du mystère (1) :

« Royal Institution

« Albemare Strect.

« London, jan. 31/65.

---

(1) Voici la traduction de cette lettre :

Institution Royale, rue Albemare.

Londres, 31 janvier 1865.

« MON CHER MONSIEUR,

« J'ai été un peu surpris d'apprendre par votre estimée lettre du 27 courant que vous n'avez pas reçu à la fin d'avril dernier l'avis que vous aviez été nommé à *l'unanimité, membre étranger de la Société chimique.*

« Je sais, du reste, comment l'erreur s'est produite : Votre adresse m'a été incorrectement indiquée : *place Vendôme, à Paris* ; et je suis seulement surpris que la lettre ne m'ait pas été retournée par la poste.

« Comme membre étranger, vous avez droit à la réception du journal de la Société, immédiatement après sa publication ; mais je crains que pareillement à ma lettre, le journal ne vous soit pas parvenu ; s'il en est ainsi ayez la bonté de m'en informer. J'aurai soin que des duplicata de tous les journaux publiés depuis votre élection vous soient envoyés immédiatement.

« La Société chimique de Londres n'impose aucune obligation à ses membres étrangers qu'elle a tenu à honneur d'élire, mais je n'ai pas besoin de dire que nous serons toujours heureux de recevoir quelque communication dont vous voudrez bien favoriser la société.

« J'ai l'honneur de demeurer, mon cher Monsieur, votre obéissant serviteur.

« E. FRANKLAND. »

« My dear Sir,

« I am a little surprised to learn from your esteemed favour of the 27 th inst. that you have not received of last April, stating that you had been *unanimously* elected a *Foreign Fellow of the Chemical Society*.

« I see however how the error as arrisen : your adress was incorrectly given to me as *Place Vendôme Paris* ; and I am now surprised that the letter has never been returned to me through the Post Office.

« As Foreign Fellow you are entitled to receive the Journal of the Chemical Society per Post immédiatly on this publication ; but I fear that your journals, like my letter, vill not have reached you ; but if this be so, and you will kindly inform me, I will take care that duplicates of all journals published since your election shall be sent to you immédiatley.

« The Chemical Society of London exacts non obligation from the Foreign Fellows whan it has the honour to enrol but I need not say that we shall at all times be happy to receive any scientific communications with wich you may favour the Society.

« I have the honour to remain My dear Sir your obedient servant.

« E. Frankland. »

E. Frankland n'était pas le premier chimiste qui pensât, qu'à Paris seulement, pouvait vivre et travailler, un confrère de la valeur de V. Dessaignes. Quinze ans plus tôt Pasteur (1) avait passé tout un jour à le chercher dans les hôpitaux de la capitale à l'un desquels on lui avait dit qu'il était attaché.

Si à Londres on ignorait Vendôme, au chef-lieu du département de Loir-et-Cher, la plus haute personnalité universitaire ignorait le chimiste.

Dans sa notice (2), E. Nouël raconte cette piquante anecdote dont nous nous reprocherions de vous priver :

(1) Voir lettre de Pasteur, page 82.
(2) Loc. cit.

« Lors de la réunion, en 1861, des Sociétés savantes des départements, à Paris, à la soirée du ministre, le samedi 6 avril, M. H... (1), inspecteur d'Académie à Blois, est abordé par M. Milne Edwards (2) qui lui dit : « Monsieur l'inspecteur, vous avez dans votre dépar-« tement un fameux chimiste, qui vient d'être couronné « par l'Académie des Sciences. » L'autre s'incline avec un sourire embarrassé. — « Comment ! vous ne connais-« sez pas M. Dessaignes le fameux chimiste de « Vendôme ? » — Second sourire non moins embar-« rassé.

« A son retour à Blois l'inspecteur s'informe de ce savant qui lui a joué un si mauvais tour ; il était encore moins connu qu'à Vendôme.

« A sa première inspection dans cette ville, il s'enquiert de nouveau du grand chimiste Dessaignes ; on finit par lui répondre : « Nous avons bien un « M. Dessaignes receveur municipal qui *s'amuse* à faire « de la chimie, même qu'il incommode bien souvent le « quartier par ses odeurs. »

Il est indéniable que lorsqu'il renouvelait sa provision d'hydrogène sulfuré, les environs du pont de la Chevrille baignaient durant quelques heures, dans une atmosphère malodorante.

« Cette méconnaissance, rappelle, ajoute M. E. Nouël, l'histoire du grand peintre Rubens, envoyé en ambassade en Espagne, et qui y fit un certain nombre de ses tableaux. Un de ses collègues en diplomatie, scandalisé, dit à un grand personnage de la cour : « Cet ambassadeur « s'amuse donc à peindre ? Non, lui répondit celui-ci, « le seigneur Rubens est un peintre qui s'amuse à être « ambassadeur. »

En 1869, la section de chimie de l'Institut, le présentait, enfin, en première ligne pour la place de corres-

---

(1) Aidons cet honorable inspecteur d'Académie, représentant du ministre de l'Instruction publique à passer à la postérité en révélant son nom. Il s'appelait M. Hautome.

(2) Président du Congrès et président de l'Académie des sciences.

pondant devenue vacante par la mort de M. Schœnbein, de Bâle, l'illustre inventeur de l'ozone (1).

Il fut élu par 35 voix sur 38 votants. En sortant de la séance d'élection, Cahours et Sainte-Claire-Deville lui écrivirent à la hâte sur un même carré de papier, l'un au recto, l'autre au verso, toute leur joie.

Recto :

« Lundi 26.

« CHER AMI,

« Vous êtes correspondant à une grande majorité, presque l'unanimité. La section de chimie par l'organe de Cahours a fait un magnifique éloge de vos travaux, et je vous embrasse de tout cœur.

« H. SAINTE-CLAIRE-DEVILLE. »

Verso :

« Permettez-moi, mon cher Monsieur, de vous féliciter du succès si mérité que vous venez de remporter et (de vous prier) d'agréer mes bien vifs regrets du retard qu'ont apporté à son avènement des rapports de prix et de longues discussions qui ont absorbé pendant deux mois tous les moments de l'Académie.

« Je vous serre bien affectueusement la main.

« Tout à vous et de tout cœur.

« A. CAHOURS. »

Le titre de membre correspondant de l'Institut, section de chimie n'est pas prodigué.

Il ne peut être accordé à plus de neuf chimistes, pour le monde entier. En 1885, au moment de la mort de V. Dessaignes il n'y avait que huit correspondants parmi lesquels on ne comptait que trois Français (1) : V. Dessaignes, Lecoq de Boisbaudran et Chancel.

(1) Voici la liste de ces correspondants :
1859 MM. Hoffmann (Aug. Wilhdm), à Berlin ;
1866 Galissard de Marignac (Jean-Charles), à Genève ;
1866 Franklin (Edward), à Londres ;
1869 Dessaignes (Victor), à Vendôme ;
1873 William (Alexandre Williams), à Londres ;
1879 Lecoq de Boisbaudran (Paul-Emile dit François), à Cognac ;
1880 Chancel (Gustave-Charles-Bonaventure), à Montpellier ;
1880 Stas (Jean Jervais), à Bruxelles.

Victor Dessaignes, dont les fonctions municipales étaient devenues peu à peu fort absorbantes, avait abandonné ses travaux en 1866.

Il n'en suivait pas moins avec un intérêt toujours vif, les progrès accomplis chaque jour par les chimistes plus jeunes, Français et Étrangers. Pour n'en rien laisser échapper, il avait eu, à soixante ans, le courage d'apprendre, sans maître, l'anglais et l'allemand, de façon suffisante pour qu'il pût lire sans peine les mémoires originaux écrits dans ces deux langues. Il aimait d'ailleurs, toujours venir en aide aux jeunes chimistes, soit en leur prodiguant les conseils, soit par le don de produits obtenus par lui. C'est ainsi qu'en 1870 Jules Gay-Lussac (1) lui écrivait ces deux lettres l'une de demande, l'autre de remerciement.

« Paris, 29 juin 1870.

« MONSIEUR,

« En faisant les recherches nécessaires à la continuation du travail dont j'ai publié récemment avec M. Gal les premiers résultats, je trouve que vous avez il y a plusieurs années, obtenu et étudié un acide homologue à l'acide malique.

« Nous regrettons vivement de n'avoir pas eu plus tôt connaissance de votre travail, car la première phrase de notre note, insérée dans les comptes rendus du 30 mai, serait à modifier en ce qui concerne les homologues de l'acide malique. Quoiqu'il en soit, nous avons confiance que vous voudrez bien excuser un oubli que l'immense étendue de la chimie doit faire pardonner, et que nous comptons d'ailleurs réparer par la suite.

« Serait-il indiscret, maintenant, de faire appel à cette bienveillance, qu'au dire de M. Cahours l'on rencontre toujours en vous ? L'acide auquel vous assignez la formule $C^6 H^4 O^{10}$, a fixé particulièrement notre attention en ce qu'il serait peut-être possible de le faire

(1) Petit neveu du grand Gay-Lussac.

rentrer dans notre travail en nous en servant pour produire par des actions inverses, ses correspondants dans la série oxalique, et dans la série tartrique ; malheureusement les détails nous manquent sur son mode de préparation. Je vous serais donc bien obligé si vous vouliez bien m'indiquer quelle est la méthode qui vous a le mieux réussi pour le produire en quantité notable et parfaitement exempt des corps qui peuvent également prendre naissance dans la décomposition de l'acide nitro-tartrique. J'espère, Monsieur, que vous accueillerez favorablement ma demande, et je vous prie d'agréer par avance l'assurance de mon profond respect.

« Jules GAY-LUSSAC.

« Au laboratoire de l'École polytechnique. »

La seconde lettre laisse deviner quelle fut la réponse de V. Dessaignes.

« École impériale polytechnique,

« Paris, le 6 juillet 1870.

« MONSIEUR,

« Je m'empresse de vous accuser réception de votre généreux envoi et de la lettre aimable qui l'accompagne. Je ne sais comment vous en bien exprimer toute ma reconnaissance : l'acide que vous m'envoyez me sera d'une très grande utilité, et je mettrai certainement à profit les bons conseils que vous me donnez.

« Quant aux autres produits que vous dites tenir si gracieusement à ma disposition j'accepterai tout ce qu'il vous plaira de m'envoyer, et je ferai le plus grand cas de toutes les idées dont vous voudrez bien me donner communication. Mais à une condition cependant, c'est que vous me permettiez, si je parvenais à faire aussi, sur vos indications, quelque travail intéressant, de faire précéder, en le publiant, mon nom du vôtre ; il ne serait pas juste que faute de pouvoir faire les vérifications et les essais nécessaires, vous ne puissiez pas terminer des travaux dont vous avez eu l'idée première. Si donc

vous aviez laissé en route quelque travail que vous seriez particulièrement désireux de continuer, je vous offre de bien bon cœur ma très faible et très modeste collaboration. Ce serait pour un débutant comme moi, une bien bonne fortune que d'être ainsi appelé à poursuivre les idées d'un savant aussi distingué. Je vais être malheureusement, obligé de quitter Paris pour près de trois mois, et d'interrompre momentanément mes travaux de laboratoire, mais j'y reviendrai bientôt, et reprendrai avec ardeur ces études chimiques qui mi'ntéressent au plus haut point.

« Pour ce qui est de la créatine, M. Cahours, à qui j'ai donné lecture de votre lettre, me charge de vous dire qu'il serait très heureux si vous pouviez en mettre une petite quantité à sa disposition.

« En attendant votre réponse, je vous prie, Monsieur, d'agréer avec tous nos remerciements l'assurance de mes sentiments respectueux.

« Jules Gay-Lussac. »

1870 ! La guerre, l'Invasion !

En décembre, la bataille de Vendôme, et l'occupation de la ville par les Allemands !

Pendant cette période terrible, V. Dessaignes, malgré ses soixante-dix ans tint à conserver ses fonctions de receveur, devenues aussi délicates qu'absorbantes. Il ne donna sa démission qu'après le départ de nos éternels ennemis (1).

Le Conseil municipal, dans sa séance du 8 juillet 1871, après avoir approuvé son dernier compte de gestion vota la délibération suivante :

« Le Conseil municipal considérant que M. Victor Dessaignes, receveur municipal a rempli ses fonctions pendant 34 ans, que son zèle et sa capacité ne se sont jamais démentis pendant ce long espace de temps, qu'il

(1) Il n'avait pas été toujours sans danger d'être receveur municipal pendant l'invasion. Plusieurs fois V. Dessaignes avait, malgré son âge, été menacé d'être pris comme ôtage.

a rendu les plus grands services à la ville de Vendôme et à l'administration municipale, surtout au moment de l'invasion prussienne, remercie M. Dessaignes et exprime le regret sincère de le voir abandonner le poste qu'il a occupé d'une manière si remarquable. »

La même année il quitta l'hôtel de Langey et vint se retirer dans sa maison de la rue des Béguines, n° 30. C'est là qu'il prépara la publication de l'œuvre de son père : *Études de l'homme moral* et qu'il en écrivit la notice liminaire.

Le mardi 9 septembre 1884, il eut une surprise et une suprême joie.

Il vit, avec une émotion bien compréhensible, les membres de la Section de chimie du Congrès de l'Association française réunis à Blois, venir rue des Béguines pour lui offrir leurs respectueux hommages.

M. le Pr Friedel, membre de l'Institut et de la Société chimique de Londres était à leur tête.

Dans une touchante allocution, celui-ci rappela à V. Dessaignes à quelle hauteur, l'avaient placé ses travaux dans l'estime des savants.

Il lui remit en outre l'adresse suivante : « Les membres du congrès, de la Section de chimie de l'Association française, réunis à Blois, ont l'honneur d'apporter à leur vénéré doyen, M. Victor Dessaignes l'hommage de leur respectueuse sympathie.

« Ils sont heureux de saluer en lui le savant éminent qui, par l'originalité de ses recherches a puissamment contribué aux progrès de la chimie moderne :

C. Friedel, *de l'Institut.*	Ed. Ch. Morin, *préparateur à l'Ecole de Médecine.*
Edouard Grimaux, *professeur à l'Ecole polytechnique.*	A. Saglier, *professeur à la Faculté des sciences.*
A. Henninger, *professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris.*	Ph. de Clermont, *Conservateur des collections de l'Ecole polytechnique.*
W. Œschner de Köning, *secrétaire général de la Société chimique de Paris.*	Louis Henry, *professeur à l'Université de Louvain.*

G. Witz,
vice-président de la section de chimie du Congrès de Blois.

Istrati,
professeur à l'Ecole de pharmacie de Bucarest (Roumanie).

Ed. Claudon,
ingénieur des Arts et Manufactures.

Alph. Combes,
ancien élève de l'Ecole polytechnique.

G. Wilhelm,
du Laboratoire de chimie de la Sorbonne.

H. Cousin,
du Laboratoire de chimie de la Sorbonne.

A. de Saporta.

A. Figuier,
Chargé de Cours à la Faculté de Médecine de Bordeaux.

Vers la fin de décembre de cette même année 1884, il dut s'aliter avec les signes d'une congestion pulmonaire et le 4 janvier 1885 il succombait brusquement à 8 heures du matin. Il avait 84 ans et cinq jours.

Jusqu'à la dernière heure de sa vie, il conserva intacte sa belle intelligence. C'était, on a pu en juger par les lettres reproduites au cours de cette notice biographique, un grand, un très grand chimiste, et seules les circonstances indépendantes de sa volonté ne lui eut pas permis de donner toute sa mesure.

Il n'a, en effet, pu travailler que pendant une vingtaine seulement, des quatre-vingt-quatre ans qu'il a vécus.

Avec l'esprit philosophique qui était le sien, avec l'abondance d'idées originales et rationnelles tout à la fois qu'il avait en réserve, que n'eût-il pas fait, si comme les Dumas, les Pasteur, les Berthelot et tous les autres chimistes il avait, dès sa jeunesse, possédé un laboratoire bien outillé et doté, et pu se donner entièrement à la science pour laquelle il était si bien doué, et qu'il a servie avec un désintéressement admirable et bien rare.

Il n'était pas moins détaché des avantages matériels de la vie (1), ne regrettant jamais de n'avoir pas de for-

---

(1) En 1848 les finances de la ville de Vendôme étaient gênées. V Dessaignes offrit au Conseil municipal, qui accepta son sacrifice, une partie de son traitement. Il reçut du maire cette réponse :

« Vendôme, le 27 mars 1848.

« Monsieur,

« J'ai fait part au Conseil municipal dans sa séance de vendredi soir, de l'offre par vous faite de réduire d'un dixième les remises qui vous sont accor-

tune, qu'en présence d'une misère qu'il ne pouvait soulager ; car il avait le cœur bon et charitable.

Toujours prêt à obliger les jeunes chimistes de ses conseils, il était pas moins porté à donner aux Maîtres, aux Cahours, aux Würtz, aux Berthelot, aux Pasteur, non seulement les renseignements qu'ils sollicitaient de lui, mais les produits eux-mêmes fruits de ses découvertes. Quelques lettres des trois grands chimistes que nous venons de nommer feront éclater aux yeux de tous, son inépuisable obligeance et son désintéressement vraiment inoui.

C'est Cahours, professeur à l'École Polytechnique qui lui écrit :

« École Polytechnique,

« Paris, 30 août 1856.

« Mon cher Monsieur,

« Je ne sais, en vérité, comment vous remercier de l'obligeance toute aimable que vous avez mise dans l'envoi que vous m'avez fait. A peine vous avais-je adressé ma requête que je recevais votre charmante réponse. Pourvu que je tire quelque chose de passable de ce glycocolle, sans quoi je ne me pardonnerais pas de vous en avoir ainsi dépossédé. Je vous croyais professeur de chimie au collège de Vendôme, et c'est avec un grand étonnement que j'ai appris que vous faisiez de la science comme passe-temps, à vos heures perdues.

« Permettez-moi de vous féliciter, Monsieur, car il n'est aucun de vos travaux que ne voulut avoir signé le chimiste le plus éminent.

« Bouis que je viens de quitter à la Porte de l'École polytechnique où je suis en ce moment cloué par mes

---

dées, en votre qualité de receveur municipal, par l'ordonnance du 17 avril 1839.

« Le Conseil a vu avec raison, dans ce désintéressement, l'œuvre d'un bon citoyen, et d'un homme bienfaisant ; il m'a chargé de vous en témoigner sa satisfaction et sa reconnaissance.

« C'est un devoir dont je m'acquitte avec plaisir.

« Agréez Monsieur, l'assurance de ma considération très distinguée.

« *Le maire*, Bourgogne. »

examens de sortie me charge de le rappeler à votre souvenir.

« Agréez je vous prie, mon cher Monsieur, avec mes remerciements l'expression de mes sentiments distingués.

« Votre tout dévoué,

« Aug. Cahours. »

En 1867 alors que nous nous faisions inscrire à la Faculté de médecine, notre père adoptif nous avait chargé de remettre au professeur de chimie, Ad. Würtz, qui en était le doyen, une caissette pleine de produits, sortis du petit laboratoire vendômois.

V. Dessaignes en avait reçu la lettre suivante :

« Faculté de médecine,
« Cabinet du doyen.

« Paris, le 30 novembre 1865.

« Cher Monsieur,

« Je vous rends mille grâces pour le précieux cadeau que vous m'adressez. Vos produits figureront avec d'autant plus d'honneur dans notre collection qu'ils ont une *importance historique*. J'ai appris avec regret que les progrès de l'âge ne vous permettent plus de vous occuper de recherches scientifiques, mais vous êtes de ceux qui peuvent se reposer à bon droit...

. . . .

« En vous réitérant l'expression de ma reconnaissance, je vous prie, cher Monsieur, d'agréer l'hommage de mes sentiments les plus dévoués et les plus distingués.

« Ad. Würtz.

« Je viens de déballer votre petite caisse, avec une joie qu'un chimiste seul peut concevoir. »

A l'époque où Pasteur étudiait les relations qui peuvent exister entre la forme cristalline, la composition chimique, et le sens rotatoire, il écrivait à V. Dessaignes qui venait de faire connaître le résultat

de ses recherches sur la formation de l'acide aspartique avec le bi-malate d'ammoniaque :

« MONSIEUR,

« J'ai lu il y a quelques jours dans les comptes rendus (1) vos recherches intéressantes sur la formation de l'acide succinique par fermentation, et sur la transformation de l'acide malique et de ses dérivés en acide aspartique.

« Vous verrez, Monsieur, que je me suis occupé de la série aspartique, mais à un point de vue particulier, mon travail complet paraîtra bientôt dans *les Annales de Chimie et Physique.*

« J'ai des raisons de croire que l'acide aspartique que vous obtenez avec l'acide fumarique n'est point identique avec l'acide que donne l'asparagine par les moyens ordinaires, et qu'il n'y a pas seulement une différence dans la forme cristalline comme vous l'indiquez. Ainsi je pense que votre acide aspartique ne jouit pas de la propriété rotatoire moléculaire. Pour constater ce fait il me suffirait d'avoir une petite quantité de votre acide aspartique, et j'ai pris, Monsieur, la liberté de vous écrire pour vous prier d'avoir la bonté de m'en envoyer quelques grammes.

« J'ai quitté Paris hier, et j'avais l'intention de faire votre connaissance, et celle de vos produits, à Vendôme même.

« Malheureusement la commission chargée d'examiner mon travail me rappelle à Paris pour dimanche prochain, à l'effet de répéter, devant elle, quelques-unes de mes expériences.

« C'est pour moi un véritable regret. *Je vous ai cherché tout un jour à Paris croyant que vous étiez attaché à un des hôpitaux de la capitale*, comme on me l'avait dit par erreur.

---

(1) Voir les comptes rendus de l'Académie des sciences, t. XXX, p. 324, 18 mars 1850.

« Si parmi les produits dont je me suis occupé, vous en désiriez, qui puissent vous être utiles, ayez donc la bonté de me le dire.

« Je me ferais un plaisir de vous les faire parvenir.

« Excusez-moi, Monsieur, de la permission que j'ai prise, de vous écrire et recevez l'expression de ma parfaite gratitude.

« L. Pasteur,
« *professeur suppléant de chimie*
« *à la Faculté des Sciences de Strasbourg.*

« Saint-Mesmin, 2 octobre 1850. »

Pasteur avait 28 ans à cette époque.

Sans retard, V. Dessaignes avait fait parvenir à Pasteur l'acide aspartique demandé, et une semaine après les remerciements arrivaient de Paris :

« Monsieur,

« Je vous suis bien reconnaissant de ce que vous m'avez donné, et d'autant plus que ma prévision s'est réalisée. Je me suis assuré que votre acide aspartique n'avait pas de pouvoir rotatoire, malgré la grande similitude qu'il possède avec l'acide aspartique ordinaire. Votre acide va, ainsi devenir pour moi la source d'études bien curieuses au point de vue optique et cristallographique.

« J'attends surtout avec une vive impatience le moment où j'aurai produit l'acide malique que doit donner votre acide par le procédé de M. Piria.

« Aussi malgré toute la crainte d'être indiscret, j'ose vous prier de m'envoyer encore de cet acide ou de l'acide aspartique ordinaire ou bien de l'asparagine puisque vous le retirez facilement de ces produits. C'est M. Biot (1) qui est la cause de la permission que je prends ici.

(1) Savant de tout premier ordre (1774-1862) astronome, mathématicien, physicien et chimiste. Il participa en Espagne à la mesure du méridien ; et a laissé de nombreux et importants travaux dans ces différentes branches de la science.

« Il voulait vous écrire lui-même, me voyant hésiter à le faire.

« Vous m'obligerez en m'indiquant quelles sont les propriétés chimiques qui vous ont paru semblables dans les deux acides aspartiques. J'ai obtenu, hier, la combinaison nitrique. La solubilité des deux acides me paraît la même dans l'eau et dans l'acide nitrique.

« Pardonnez-moi Monsieur, la permission que je prends, et recevez l'expression sincère de mon profond respect et de mes sentiments d'affectueuse estime.

« L. Pasteur.

« Paris, 9 octobre 1850. »

Le professeur adjoint de chimie de Strasbourg ne devait pas tarder à exécuter le voyage à Vendôme (et c'en était un à cette époque) qu'il avait été empêché de faire au début du mois d'octobre.

La lettre suivante permet de situer dans le dernier trimestre de cette année 1850 l'entrevue des deux chimistes, dont ni l'un ni l'autre ne devaient perdre le souvenir.

L'Académie des sciences (1) avait reçu en 1851 de V. Dessaignes une *Note sur les combinaisons de quelques amides*. Pasteur lui écrivit à propos de cette note :

« Monsieur,

« Vous avez lu dans les comptes rendus, ou dans le journal, l'*Institut*, les développements que j'ai donnés à votre curieuse découverte de *l'acide aspartique inactif*. C'est peut-être le premier exemple d'un genre d'isomérie spéciale que je crois propre aux substances douées de faculté rotatoire. Il y a bien des recherches à faire dans cette voie. L'identité presque complète entre les propriétés chimiques, ne suffisant plus, d'après ces résultats, à établir une identité absolue, je pense que plusieurs combinaisons ont besoin d'être soumises à ce critérium du phénomène rotatoire.

(1) Comptes rendus de l'Académie, t. XXXIII, p. 712, 29 décembre 1851.

« Encouragé par votre bienveillant accueil de l'année dernière, et les offres que vous m'avez faites lorsque j'eus le plaisir de vous voir, j'ose encore venir réclamer de votre obligeance le sacrifice de quelques-uns de vos produits, ceux dont vous avez abandonné l'étude complétement. Je crois, par exemple, qu'il serait très utile, avant de regarder avec M. Baup les acides maléïques (artificiels), aconitique et équisétique (naturels), et enfin l'acide aconitique artificiel comme identiques, de les comparer pour leur action sur la lumière polarisée. L'acide aconitique artificiel qui provient de l'acide citrique, corps inactif ne doit pas dévier. Mais les acides aconitique et équisétique naturels, ou leurs combinaisons salines, pourraient agir sur la lumière polarisée.

« Lorsque j'eus l'honneur de vous voir à Vendôme, vous possédiez des quantités notables d'asparagine, d'acide malique, de malates. Si vous ne pensez pas devoir revenir à l'étude de ces matières, je vous serais obligé de me remettre quelque peu de ces produits. J'ai été très malheureux avec le fruit du sorbier, fort rare cette année, dans notre vilain pays, où il n'a cessé de pleuvoir depuis plus de deux mois, et j'écris à toutes les personnes qui ont travaillé sur l'acide malique de venir à mon secours. Je me réserve toutefois, Monsieur, de vous retourner les produits que vous aurez eu la bonté de m'envoyer, dès la prochaine récolte de sorbier.

« Permettez-moi encore une observation sur la découverte remarquable que vous venez d'annoncer à l'Académie. Vous savez que tous les alcalis organiques *naturels*, volatils ou non volatils, dévient le plan de polarisation.

« Si donc votre propylanime est un alcali créé sous l'influence de la végétation, très probablement il a le pouvoir rotatoire.

« Au contraire, il y a toute raison de croire, à priori, que la propylonime de M. Wertheim ne dévie pas. S'il vous était possible de disposer de quelques grammes de votre alcali, pur ou impur, pourvu que l'impureté

fut due à de l'eau, de l'ammoniaque ou un produit quelconque inactif, je serais très heureux de reconnaître s'il n'y aurait pas là un nouvel exemple de cette isomérie spéciale dont je vous parlais tout à l'heure. L'observation d'un pouvoir rotatoire n'altère en rien la substance soumise à l'essai. Par conséquent, je pourrais vous renvoyer intact, et immédiatement l'échantillon de propylanime. Pardonnez-moi, Monsieur, la liberté que j'ai prise de vous adresser cette lettre. La distinction et l'originalité de toutes vos recherches, surtout votre façon de cultiver la chimie par goût, par amour d'elle-même seront, Monsieur, l'excuse de ma démarche que je croirais indiscrète auprès d'un autre chimiste.

« Recevez, Monsieur, l'assurance de mon profond respect, et de mes sentiments d'affectueuse estime.

« L. Pasteur.

« Strasbourg, 19 octobre 1851. »

Victor Dessaignes, avait, en 1862, informé l'Académie des sciences, par une lettre adressée au secrétaire perpétuel (1) qu'il venait de découvrir deux acides nouveaux.

« Cette découverte valut à leur auteur deux nouvelles lettres de Pasteur :

« *Université de France*,
« *Ecole normale supérieure*.

« Paris, le 19 novembre 1862.

« Monsieur et très honoré Confrère,

« Je vous suis mille fois obligé de votre aimable lettre, et de la note, et des échantillons qui l'accompagnaient. Conformément à votre désir, je communiquerai votre note à la Société chimique dans sa plus prochaine réunion, qui n'aura lieu toutefois que le 28 du courant, et je demanderai qu'elle paraisse *in extenso* dans le

(1) Comptes rendus de l'Académie des Sciences, t. LV, p. 769, 17 novembre 1862.

Bulletin, car elle est fort intéressante comme tout ce qui sort de vos très habiles mains.

« Votre acide mésotartrique est bien en effet l'acide que j'ai appelé acide tartrique inactif, mais les modes de préparation que vous en donnez me font un grand plaisir et méritent une sérieuse attention. Cependant, je ne puis pas être de votre avis lorsque vous paraissez préférer le nom d'acide mésotartrique à celui d'acide tartrique inactif. Cette dernière dénomination dit beaucoup de choses et tant que les progrès de la science ne les auront pas démenties, il est utile, selon moi, d'en conserver la trace dans le nom par lequel nous désignons cette variété ou sous-espèce tartrique, comme dirait M. Chevreul.

« Qu'importe que l'acide tartrique inactif soit chimiquement plus éloigné de l'acide tartrique droit ordinaire que de l'acide tartrique gauche ?

« Ce n'est là qu'un indice de plus de l'influence de la dissymétrie moléculaire sur les propriétés chimiques des corps qui en sont doués, comparativement à ceux qui ne la possèdent pas.

« Combien je regrette, Monsieur, de n'être plus comme vous dans ces attrayantes études ! Celles que je poursuis (1) m'intéressent extrêmement il est vrai ; mais que l'on est heureux de se reposer sur la confiance et la certitude que donnent par exemple la vue des cristaux, l'analyse des corps purs, etc. Poursuivez donc votre voie et donnez-nous toujours, de temps à autre, des modèles pour la recherche de la vérité dans la chimie organique des principes immédiats.

« Veuillez agréer, Monsieur et cher confrère, l'expression de mes sentiments de très haute estime avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre tout dévoué confrère.

« L. PASTEUR. »

(1) A cette époque Louis Pasteur était en pleine bataille contre Félix Archimède Pouchet, ce dernier défendant celui-là combattant la génération spontanée. Lutte homérique d'où Pasteur sortit vainqueur et qui fut le prélude de ses travaux sur les infiniment petits, qui ont transformé la science médicale.

L'acide mésotartrique ou tartrique inactif était, trois semaines plus tard, l'occasion d'une nouvelle lettre de Pasteur.

« École normale supérieure,

« Paris, 13 décembre 1862.

« Monsieur et cher Confrère,

« Mille remerciements. Les visites que mon élection a nécessitées m'ont empêché de vous écrire moi-même pour avoir ces renseignements sur la préparation de l'acide tartrique inactif. Je gronderai mon préparateur Duclaux de ne pas écrire lisiblement son nom. Je désire en effet, me procurer un peu de cet acide pour reprendre mes anciennes observations qui sont assez nombreuses, mais inédites.

« Il y en a de très intéressantes ; par exemple, j'avais vu que l'éther neutre de cet acide cristallise, que son amide est fort belle, et que certains sels sont isomorphes, moins l'hémiédrie, avec les tartrates correspondants ordinaires. Et c'est surtout sous le rapport cristallographique que je voudrais étudier tous ces produits dérivés.

« J'espère bien que la section de chimie me donnera bientôt l'occasion de vous renvoyer vos félicitations cordiales au sujet de ma nomination comme académicien, félicitations dont je vous remercie de tout cœur.

« Votre dévoué confrère,

« L. Pasteur. »

Ces cinq lettres de Pasteur mettent en lumière la complaisance inépuisable, et le désintéressement de V. Dessaignes, ainsi que la grande estime que Pasteur

avait pour lui. Avec la lettre suivante signée M. Berthelot nous touchons à l'invraisemblable !

« 23 septembre 1864.

« Monsieur et Collègue,

« Je vous remercie des détails que vous avez bien voulu me donner *relativement* à *l'acide malonique.* Je vois que la méthode par laquelle vous l'avez découvert exigeait une rare sagacité, car son exécution est assez difficile. Je connaissais le procédé de Müller, et c'est parce que je le trouvais peu fructueux que je m'étais adressé à vous.

« Je ne serais pas fâché, d'ailleurs de comparer les deux acides, et puis je veux essayer une réaction nouvelle. Je vous remercie de *l'offre* que vous voulez bien me faire de *m'abandonner votre recherche* ; mais je ne voudrais pas *vous priver* de ce travail. En outre je commence à avoir moins de temps pour le laboratoire. Si vous pouvez m'envoyer l'échantillon de l'acide malonique, je vous en serai reconnaissant pourvu qu'il ne soit pas destiné à vos travaux...

. . . .

« Veuillez, Monsieur, agréer l'assurance de ma considération très distinguée.

« Berthelot. »

Or, cet acide malonique est, d'après Berthelot lui-même *un des termes les plus intéressants des acides organiques.*

Obtenu par V. Dessaignes, par l'oxydation de l'acide malique il était le terme qui manquait dans la série oxalique, entre l'acide oxalique et l'acide succinique. Quelle abnégation !

Doué, nous l'avons déjà fait remarquer, d'un excellent esprit philosophique héritage de son père, il condui-

sait toutes ses recherches avec une sagacité, une sûreté de jugement, une habileté dans la technique véritablement admirables.

Dans ces preuves expérimentales de la transformation des corps organiques, dans ces changements qu'il en obtenait à l'aide de moyens simples, on retrouve comme un écho des idées généralisatrices qui, un demi-siècle plus tôt avaient guidé son père dans ses recherches sur l'électricité : cette transformation du mouvement en chaleur, de la chaleur en électricité, de celle-ci en lumière, due à des états différents d'un même fluide éthéré.

Les lettres des maîtres de la chimie qui ont été reproduites au cours de cette biographie suffiraient, certes, à marquer la place qu'ils accordaient parmi eux à V. Dessaignes.

On nous pardonnera, nous voulons l'espérer de faire connaître l'appréciation compétente de trois d'entre les plus grands : Milne Edwards, Berthelot et Pasteur.

Voici les paroles prononcées par Milne Edwards à la distribution des récompenses qui suivit le Congrès des Sociétés savantes des départements le 25 novembre 1861.

Souhaitons que M. l'inspecteur H..., de Blois ait entendu ce jugement porté sur le chimiste de Vendôme, aux mauvaises odeurs.

« ... Mais les chimistes ne trouvent pas dans toutes les villes de France, même les plus riches, et les plus éclairées, les puissantes ressources que Lille a généreusement fournies à sa jeune faculté des sciences (1) ; et pour mieux montrer tout ce que peut accomplir un homme persévérant et doué de l'esprit d'investigation, lors-même qu'il est isolé et abandonné à ses propres ressources, je citerai les travaux de M. Dessaignes, Receveur municipal de la petite ville de Vendôme. Sans le secours d'aucun maître, et sans autre laboratoire que

(1) L. Pasteur venait d'y être attaché comme professeur de chimie.

celui créé par lui-même, dans sa modeste demeure, M. Dessaignes s'est livré à une longue suite de recherches difficiles et d'un haut intérêt sur la constitution de diverses substances organiques. Ses travaux ne sont pas très nombreux, mais ce sont autant de PERLES, qui ne laissent rien à désirer, et qui portent le cachet d'un esprit fin, sage et élevé.

« L'année dernière, l'Académie voulant témoigner toute l'estime que lui inspiraient les recherches de ce chimiste habile, lui décerna un de ses prix, et il est à espérer que la santé délicate de M. Dessaignes ne l'empêchera pas de persévérer dans ses travaux auxquels il ne demandait d'abord que l'oubli de son chagrin, mais dont il a obtenu une célébrité qui grandira avec le temps. »

Espoir réalisé !

De son côté Berthelot apprenant à l'Académie, le 5 janvier 1885, la mort de celui avec lequel il avait partagé le prix Jecker, en 1860 s'exprimait ainsi :

« Dessaignes qui vient de s'éteindre dans un âge avancé, occupe une place distinguée parmi les chimistes français.

Il n'est entré dans la science qu'assez tard en 1845, et avait cessé de produire depuis vingt ans. Ses travaux laissent une trace modeste mais ineffaçable. Je demande à l'Académie la permission de lui rappeller les principales découvertes de son correspondant.

« En 1845, Dessaignes observa le dédoublement de l'acide hippurique en acide benzoïque et glycollamide, et, s'attachant à ce premier résultat, il réussit en 1853 à opérer en sens inverse la synthèse de l'acide hippurique qui joue un rôle important dans l'économie des herbivores.

« L'oxydation des acides tartrique et malique étudiée avec méthode à partir de 1850 le conduisit à découvrir deux acides nouveaux, les acides tartronique et malonique, acides dont le dernier est l'un des termes les plus intéressants des séries organiques.

« Il réussit également à reproduire l'acide aspartique au moyen du bimalate d'ammoniaque, à changer l'acide malique en acide succinique, (1849) et l'acide tartrique en acide malique (1860), réactions qui établissent des liens essentiels entre plusieurs des acides de la végétation. Enfin il changea les acides tartrique et paratartrique en acide tartrique inactif, et réussit en 1865 à revenir, de l'acide tartrique inactif, à l'acide paratartrique.

« On voit que les recherches de Dessaignes ont été principalement tournées vers l'étude des composés qui font partie des êtres vivants et plus particulièrement vers celle des acides organiques et de leurs dérivés.

« L'Académie les honora en leur décernant en 1860 le prix Jecker et en nommant leur auteur correspondant en 1869.

« Elles se distinguent par l'esprit qui les a dirigées, par la finesse et la simplicité des déductions et par la précision des résultats.

« Les travaux de cet ordre s'ils ne sont pas tout dans la science concourent cependant à lui fournir ses matériaux les plus durables et ses fondements les plus solides.

Enfin, et pour terminer, nous rapporterons l'opinion du savant génial qui domine tous les autres, de Louis Pasteur.

« Interrogé en 1885 par M. le D[r] Dufay, sénateur, ancien élève de notre collège sur la valeur des travaux de V. Dessaignes, Pasteur en quelques paroles émues a su les apprécier et faire du chimiste Vendômois un éloge qui a la valeur d'un portrait : « Vous ne sauriez « craindre d'en exagérer l'importance. C'était un chi- « miste d'un rare mérite, aussi inventif qu'exact. Faites « remarquer que tous ses travaux sont d'une exquise « distinction, qu'ils ont fait la joie des Dumas, des « Balard, des Pelouze, avant d'aller servir de modèle « aux plus jeunes.

« Permettez-moi d'ajouter que j'ai eu le bonheur de visiter cet homme éminent dans sa demeure de Vendôme,

et que j'ai gardé de sa modestie, de son obligeance et de sa douce philosophie un souvenir ineffaçable. »

Ajouter un mot à un tel éloge serait une inconvenance.

Concluons donc, en disant simplement : Jean-Philibert et Victor Dessaignes ont l'un et l'autre, par leurs travaux, enrichi la Science et fait grand honneur à Vendôme.

Après la lecture de cette double notice, M. le président donne lecture de la lettre remarquable suivante, que lui a adressée M. le proviseur du Lycée. La compétence scientifique de M. le Dr Brunold donne à l'appréciation qu'il formule sur Jean-Philibert et sur Victor Dessaignes, une valeur accrue de ce que le recul du temps apporte aux jugements humains.

Université de France.
Académie de Paris.

LYCÉE DE VENDÔME

M. Brunold, proviseur du Lycée de Vendôme à M. le président de la Société archéologique.

« MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

« Retenu à Blois toute la journée de jeudi, je m'excuse de ne pouvoir assister à la réunion de la Société archéologique pour y entendre la belle communication de M. le Pr Ribemont-Dessaignes sur Jean-Philibert et Victor Dessaignes.

« Grâce à l'obligeance de son auteur, j'ai pu, heureusement, lire cette communication qui m'a procuré, je dois le dire, une joie très rare, parce que très complète.

« C'est là l'œuvre d'un historien, et son auteur a quelque mérite à imposer silence à son affection pour céder la parole aux savants les plus autorisés qui ont

loué comme il convenait Jean-Philibert et Victor Dessaignes.

« On se demande comment ces deux hommes, dans un isolement intellectuel presque complet, aux prises avec des soucis matériels peu favorables au développement de la pensée spéculative, ont pu mener à bien, une œuvre scientifique aussi élevée. Quelle magnifique leçon ils nous donnent de courage, de volonté, de foi robuste dans les destinées de l'esprit ! Jean-Philibert Dessaignes était bien un physicien de race. Par ses conceptions audacieuses sur la nature des phénomènes physiques, il s'apparente à cette génération illustre qui compte Berthollet, Davy, et Berzélius, hommes heureux qui ignoraient la spécialisation et savaient être à la fois des expérimentateurs habiles et de hardis théoriciens.

« Quant à Victor Dessaignes, on est en droit de se demander quelle place cet esprit remarquable eût conquise dans la science si, comme tant d'autres mieux partagés, il avait eu, au début de sa carrière les ressources indispensables à tout chercheur de laboratoire.

« L'affectueuse et respectueuse estime que lui prodiguèrent des savants comme Pasteur et Berthelot, montre la place éminente qu'il a occupée dans la chimie de son époque.

« Pour ma part, j'ai été surpris d'apprendre quelle importante contribution Victor Dessaignes avait apportée à Pasteur, dans les recherches célèbres que fit ce savant sur l'Isomérie optique des tartrates.

« La modestie immense de Jean-Philibert et de Victor Dessaignes et le dévouement si désintéressé à la science, qui les animaient sont de grands exemples pour les générations pressées de notre époque.

« N'est-ce pas du reste le même grand exemple que nous donne ce milieu auquel ils ont appartenu et où tout est réserve, discrétion et mesure ?

« Permettez-moi de profiter de l'occasion qui m'est offerte de vous dire encore combien je suis fier de la

prérogative qui s'attache à ma fonction et qui me permet d'être membre de votre savante société.

« Veuillez, je vous prie, agréer, Monsieur le président, l'expression de mes sentiments de respectueuse et confraternelle amitié.

« BRUNOLD. »

APPENDICE

Nous n'avons pas cru devoir conserver par divers noms les produits, fruits des travaux, et résultat des découvertes de notre père adoptif.

Il nous a semblé plus digne de les offrir par moitié à la Sorbonne et à la Faculté de Médecine de Paris, dans les collections desquelles elles se trouveraient à leur place et à l'abri.

Ils constituent, en effet, pour reprendre la phrase de Würtz des documents historiques.

M. le Pr Friedel a répondu à notre offre par les lettres suivantes :

« Paris, le 10 mars 1835.

« MONSIEUR LE DOCTEUR,

« Je serai très heureux de placer dans la collection de chimie organique de la Sorbonne à côté des échantillons de produits préparés par M. Würtz, et qui m'ont été donnés par sa famille ceux qui proviennent de votre très honoré père.

« Permettez-moi de vous exprimer toute ma reconnaissance pour ce don précieux. Je me félicite que le Congrès de Blois de l'Association française, m'ait fourni l'occasion d'aller avec les autres membres de la Section de chimie présenter à M. Dessaignes l'hommage de notre respect et de notre admiration pour des recherches poursuivies dans des circonstances en apparence si peu favorables. Je le fais d'autant plus volontiers que c'est la seule occasion que j'aie eue de le voir et qu'il

nous a été enlevé malheureusement bien peu de temps après.

« Veuillez agréer, Monsieur le Docteur, l'expression de nos sentiments bien distingués.

« C. FRIEDEL.

« 9, rue Michelet.

« *P.-S.* Vous voudrez bien m'indiquer quelles sont vos convenances pour le transport des échantillons. Désirez-vous que je les fasse prendre. Je suis naturellement tout à votre disposition pour cela. »

Nous avions, pour simplifier les choses, dans une même caisse placé les échantillons destinés à la Sorbonne et ceux qui devaient rester à la Faculté de Médecine à notre collègue et ami le Dr Hanriot, professeur agrégé de chimie à cette dernière faculté, avec prière de faire parvenir au Pr Friedel ce qui lui revenait dans l'envoi.

Nous reçumes le 2 avril 1885, les remerciements de ce grand savant :

« Paris, le 2 avril 1885.

« MONSIEUR,

« M. Hanriot m'a remis les produits provenant de M. Dessaignes et que vous avez bien voulu offrir à la Collection du laboratoire de chimie organique de la Sorbonne.

« Permettez-moi de vous remercier encore une fois de ce don que je considère comme très précieux, et veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments bien distingués.

« FRIEDEL. »

Le Pr Armand Gautier nous remerciait le 28 février 1885 en son nom et au nom de la Faculté de médecine dans la lettre suivante :

« Paris, le 23 février 1885.

« MONSIEUR ET TRÈS CHER COLLÈGUE,

« Je vous suis personnellement très obligé et la Faculté avec moi, de l'envoi des échantillons et produits authentiques du laboratoire de votre très honoré et